

LE SOLEIL

QUÉBEC

Perspectives

**ÉTRENNES
D'AUTREFOIS**

page 26





Dans le temps du jour de l'an...

Reportage photographique
de Marcel Cognac





COMME dans la plupart des familles canadiennes-françaises, le jour de l'an chez M. René Charbonneau, à Duvernay-Est, est l'occasion des grandes retrouvailles. Pour chaque membre de la nombreuse famille c'est le retour aux sources. La vieille maison de pierre (en haut à gauche) de cet ancien cultivateur éclate d'une nouvelle jeunesse quand arrivent les neuf enfants et les seize petits-enfants. Ci-contre, Suzanne embrasse son père. Dans les photos du bas (de g. à dr.), Mme Charbonneau accueille sa fille Yollande et après sa belle-soeur. Puis c'est au tour d'Yvette d'embrasser son père. Une fois tout le monde réuni vient la bénédiction paternelle, avant de passer à table.

Suite à la page suivante



LE JOUR DE L'AN
Suite de la page précédente





Entre gens qui savent bien vivre, on ne conçoit guère de se retrouver sans de plantureuses agapes. Pour Mme Charbonneau, préparer le repas du jour de l'an est une joie indicible. Elle sent revivre autour d'elle un peu du temps passé, quand elle devait nourrir tout son monde. Le ragoût de boulettes (en bas à gauche) a mijoté à souhait et on s'attable (ci-contre), servi par Denyse et son mari, François Beaulieu. En haut (de g. à dr.), Mme Charbonneau empile les tourtières qui vont bientôt disparaître, puis sort la dinde, aidée de son mari. Le repas terminé, Denyse rafraîchit Yvette, mais il faut quand même en finir avec la vaisselle. Yollande aidera ensuite son père à faire son numéro annuel, avant de mener la ronde enfantine, qui donne le signal des réjouissances.

Suite à la page suivante



LE JOUR DE L'AN

Suite et fin





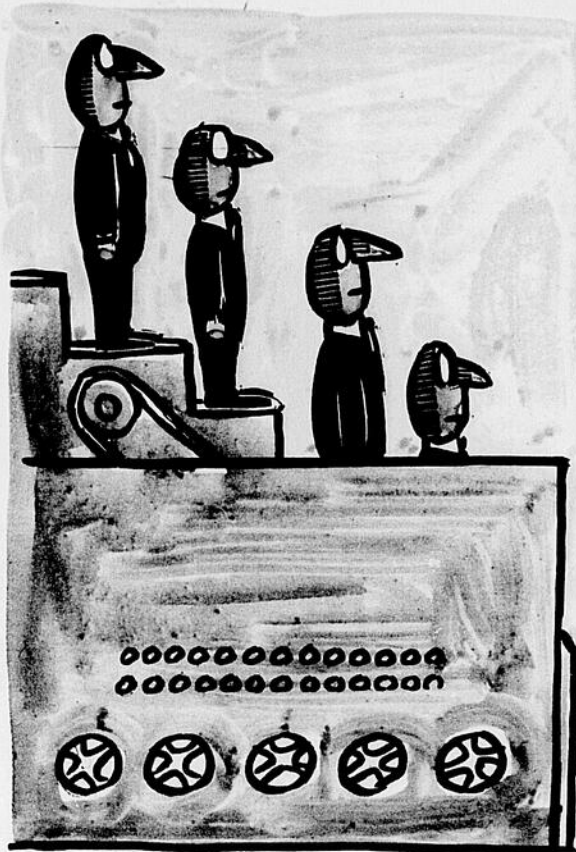
Parce qu'on ne fait pas que manger au jour de l'an. On s'amuse, on chante, on danse, on s'embrasse et le temps passe comme par enchantement dans la plus franche bonne humeur. Grand-père (en haut à gauche) dorlote deux de ses petits-enfants, tandis que, ci-contre, Suzanne (à g.) et Denyse (à dr.) exécutent un numéro de travesti. En bas (de g. à dr.), Denyse tire au poignet avec Yollande. Après ce sera la traditionnelle danse carrée, puis Yollande s'essayera au limbo. Grand-mère, de son côté, jette un coup d'oeil sur le petit dernier avant le départ. A l'année prochaine! ◀





**LE PETIT
ALMANACH
DE 1964**

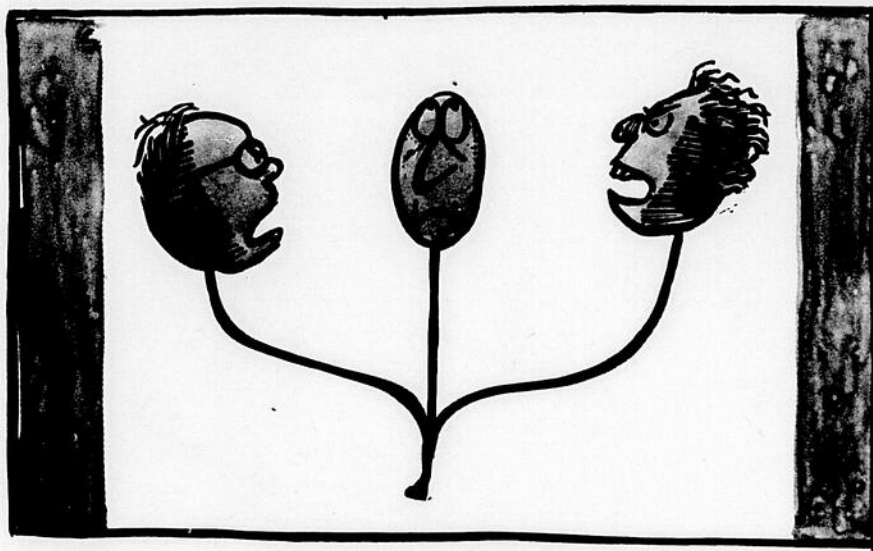
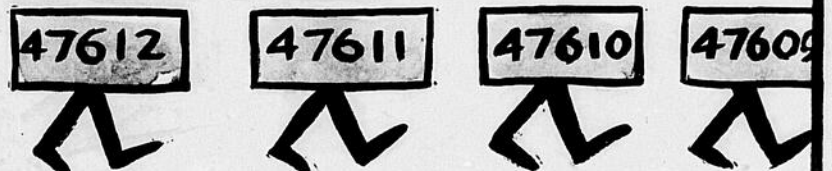
par Peter Whalley



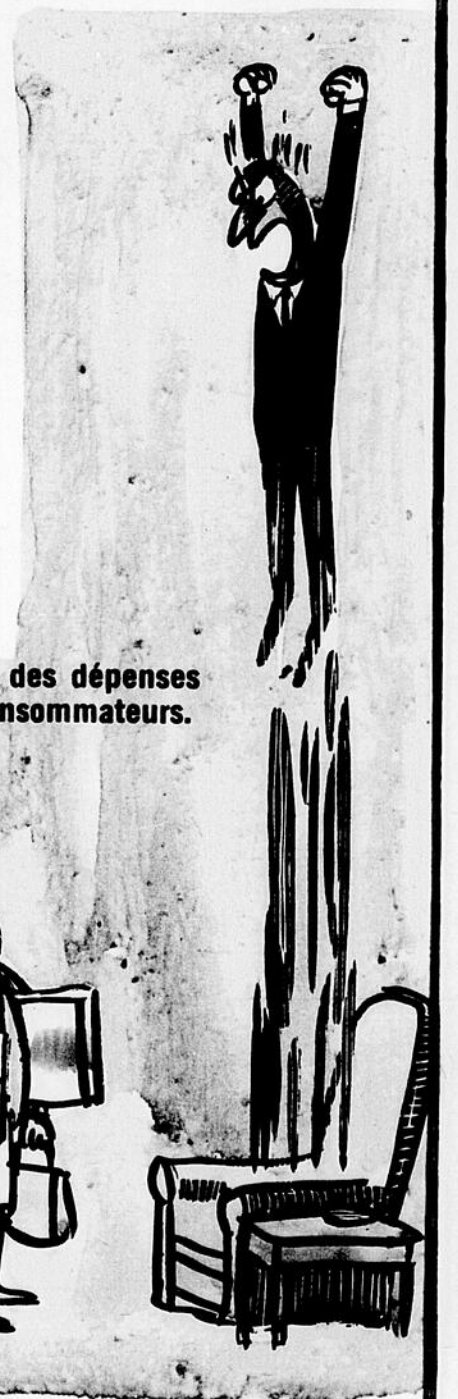
Les Canadiens numérotés pour fins d'assurance sociale.



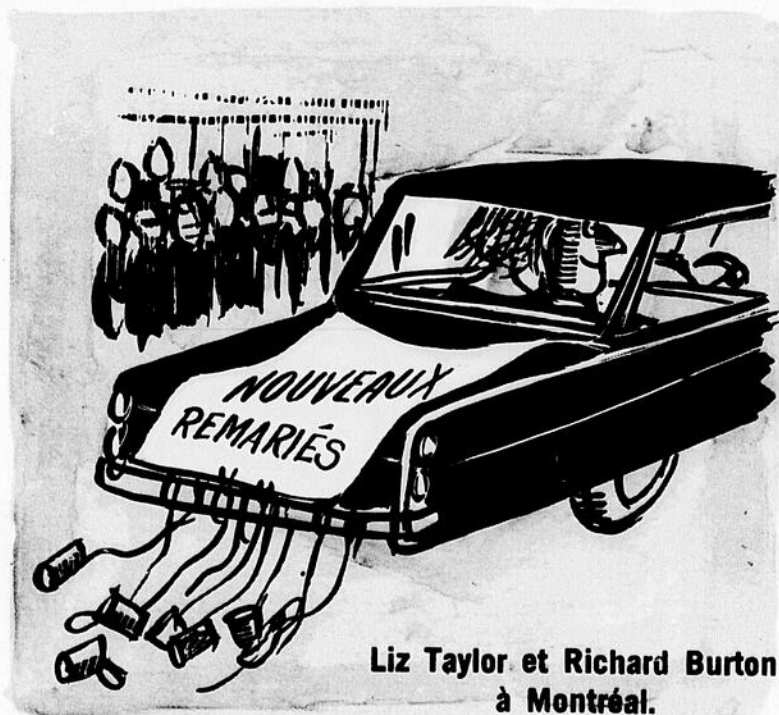
Les trois armes sont placées sous commandement unique.



Le débat sur le drapeau!!!



Haïsse des dépenses des consommateurs.



Liz Taylor et Richard Burton à Montréal.



Remise officielle des plans montréalais à la Commission de l'Expo 67.



Ottawa veut favoriser la reproduction des grues blanches d'Amérique.



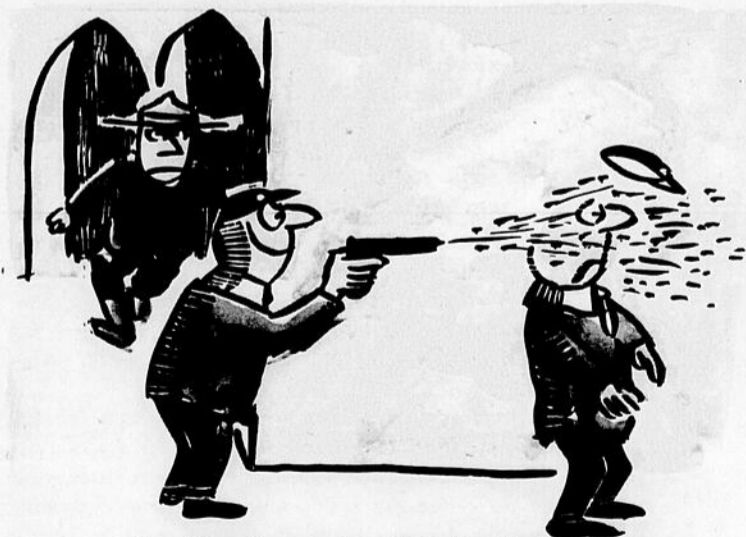
Les Beatles succombent à la mode du ookpik.



Les participants à la traversée du lac Ontario vaincus par l'eau froide.



Débuts manqués de Pearson à l'écran.



La Gendarmerie cherche des armes dans un internat d'Ottawa.

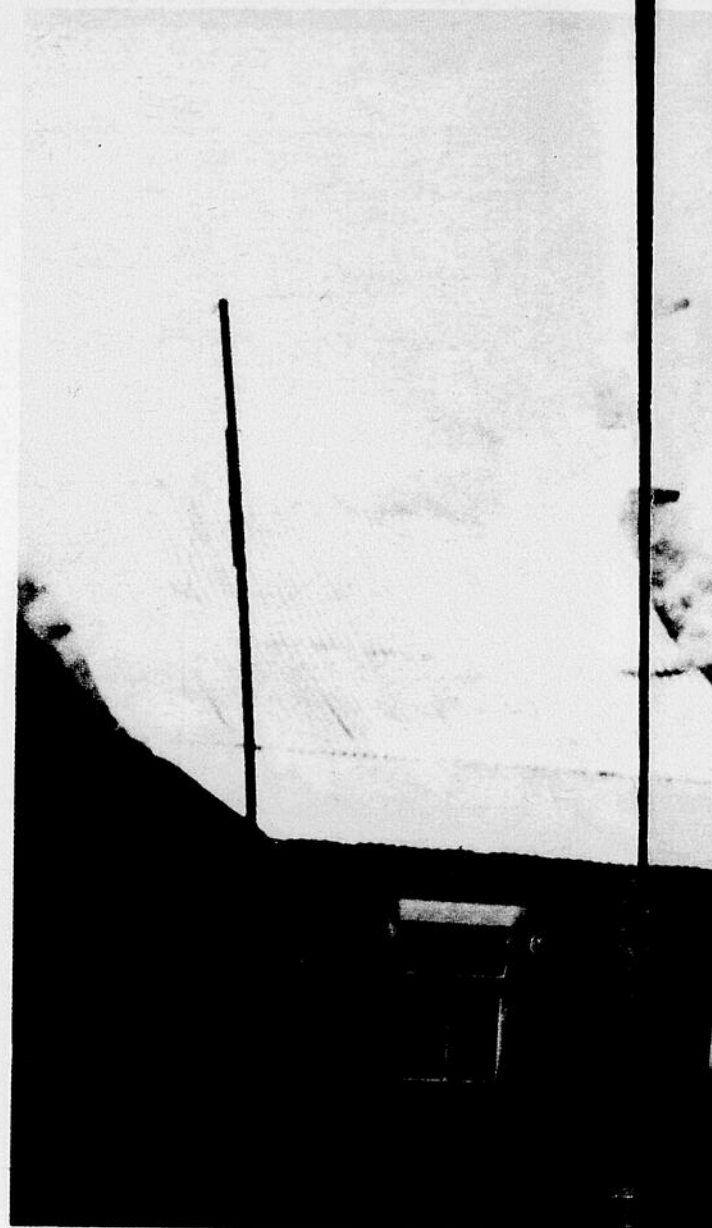


Le gouverneur général patronne une conférence sur la famille.

LES FILS DE LA LIBERTÉ

Premier d'une série de quatre articles

DU PROGRÈS, ILS NE CONNAISSENT QUE L'ART DE FAIRE ÉCLATER DES BOMBES



Chez les Fils de la Liberté, le feu est un rituel

par Simma Holt

DEPUIS que les doukhobors ont quitté la Russie pour venir s'établir au Canada, en 1899, les incendies et les explosions qu'ils provoquent périodiquement — sans compter les séances de déshabillage en public — n'ont cessé d'irriter leur entourage immédiat et de méduser tous les Canadiens. L'histoire de cette étonnante secte religieuse est maintenant racontée dans *Terror In The Name Of God — la Terreur au nom de Dieu* —, livre publié par la maison McClelland & Stewart. Selon l'auteur, Mme Simma Holt, les Fils de la Liberté sont loin d'être de simples paysans menant paisiblement une vie de piété et de durs labeurs — comme les quakers, par exemple. Il s'agit en réalité d'une société criminelle, sorte de mafia archaïque comprenant 2,500 membres.

Mme Holt, qui est née en Alberta, a été reporter au Vancouver Sun pendant vingt ans. Dans l'exercice de sa profession, elle a connu des criminels de tout acabit et, dès la première fois qu'elle rencontra des Fils de la Liberté, elle ne tarda pas à se rendre compte "que ces gens-là sont en réalité des imposteurs". Elle décida donc d'écrire toute la vérité sur cette secte et de dénoncer les coupables afin de mettre en garde leurs principales victimes — leurs enfants — et aussi les doukhobors paisibles qui appartiennent aux deux autres factions de la secte: les orthodoxes et — les plus canadienisés — les indépendants.

Mme Holt a consacré sept années de recherches à l'élaboration de son livre. Elle interviewa des centaines de doukhobors, y compris des terroristes. Elle passa au crible des milliers de documents, communiqués de presse, lettres et brochures. Elle scruta également 135,000 rapports de police rédigés depuis l'arrivée des doukhobors au Canada.

Voici le premier de quatre articles extraits de son livre.

LA RÉDACTION



sacré et qui purifie. Comme ils récusent toute forme de propriété privée hors de la communauté, ils incendient les maisons de ceux qui se veulent "indépendants".

LE SEIZE février 1962, Harry Kootnikoff, jeune doukhor de 17 ans, membre de la secte des Fils de la Liberté, partit avec quatre camarades pour aller faire sauter le bureau de poste d'un village situé en bordure du fleuve Columbia, en Colombie britannique. Mais la bombe de fabrication domestique qu'emportaient les révolutionnaires fit inopinément explosion ce soir-là, à 11 h 05, et réduisit en miettes l'automobile dans laquelle ils voyageaient. Kootnikoff fut tué sur le coup; les autres furent blessés.

Plus tard, dans leurs témoignages à la police, les amis de Kootnikoff révélèrent que celui-ci avait été le chef d'une bande de jeunes terroristes — dont il était le cadet. C'était lui qui envoyait en expédition des équipes de dynamiteurs et d'incendiaires et qui convoquait des réunions secrètes où il enseignait à ses comparses l'art de manipuler les divers explosifs — à partir du simple "cocktail Molotov" jusqu'à la véritable bombe à la dynamite, en passant par la bombe incendiaire munie d'un mécanisme à retardement. Et quand les dispositifs trop complexes faisaient défaut, c'était Harry lui-même qui allait s'attaquer aux édifices avec les moyens les plus rudimentaires: un bidon d'essence et une allumette.

Kootnikoff naquit le 22 juin 1944 à Krestova, un village minable et désolé qui termine une route tortueuse et poussiéreuse dans la vallée du Croissant, près du confluent de la rivière Kootenay et du fleuve Columbia, à quelque 450 milles à l'est de Vancouver.

Cette année-là fut celle des "marches de feu" organisées par les Fils de la Liberté, au cours desquelles les femmes, vêtues à la façon traditionnelle de leur secte — amples jupes de coton et foulards sur la tête — prirent d'assaut et incendièrent cabanes et cahutes dont elles ne laissèrent que des ruines fumantes accompagnées de la trace bien distincte de leur passage: du pain, du sel et de l'eau, symboles

de la vie chez les doukhobors, que l'on place sur une table devant les flammes qui font rage. Anita Kootnikoff, la mère de Harry, fut à l'époque très active au sein du comité féminin, lequel était l'instigateur de ces incendies.

Ainsi donc, tandis que d'autres enfants canadiens apprenaient à respecter les lois de leur pays et acquéraient leurs premières notions de citoyenneté, Harry, pour sa part, se faisait enseigner par ses parents et par des chefs de file que les lois du pays sont néfastes et qu'il n'avait pas à les accepter.

On lui enseigna qu'il ne devait jamais prêter serment d'allégeance et on lui affirma que le gouvernement était un instrument du démon. Il accepta cette notion comme vérité première même s'il ne savait trop ce que le mot "gouvernement" signifiait. Il apprit aussi à vivre stoïquement dans sa solitude, durant les périodes où ses parents étaient incarcérés pour crimes d'incendie ou de nudisme.

On lui déclara que son peuple avait d'abord été persécuté en Russie, puis au Canada. Et on lui inculqua l'idée que toute forme d'instruction était l'oeuvre de Satan.

La police possède aujourd'hui des preuves à l'effet que Harry et son jeune commando furent impliqués dans cinq actions terroristes. Les trois premières consistèrent à incendier des maisons à Krestova; c'est là une tactique de protestation qui est chère aux Fils de la Liberté.

La quatrième expédition eut lieu le 4 février 1962: Kootnikoff et sa bande se rendirent alors dans la ville de Nelson, à 24 milles de Krestova, dans l'intention d'y incendier le palais de Justice. En cette période de l'année, en effet, se déroulait là le procès de plusieurs Fils de la Liberté accusés d'avoir allumé des incendies, et un jury des Assises avait été convoqué pour entendre la cause. Harry et ses acolytes pénétrèrent jusque dans le palais de Justice et y dépo-

sèrent cinq bombes incendiaires, dont ils avaient déjà allumé les mèches.

Seule l'intervention intrépide d'un chauffeur de taxi, David Wiggs, permit d'éviter la destruction totale de l'édifice. Wiggs passait devant celui-ci quand il aperçut des flammes qui commençaient à lécher les murs de la façade, de chaque côté de l'entrée principale; il enfonça la porte, se précipita à l'intérieur et, de ses mains, étouffa les mèches de chacune des bombes.

La Gendarmerie royale apprit que Kootnikoff était impliqué dans l'aventure. Elle se préparait à l'appréhender pour l'interroger quand tout à coup, onze jours après la tentative d'incendie au palais de Justice, Kootnikoff mourut aussi violemment qu'il avait vécu.

Ce fut là la cinquième et dernière expédition du groupe. L'histoire en fut racontée plus tard par les quatre complices de Harry: John Evdokimoff, âgé de 20 ans, Peter Salikin, 20 ans, Bill J. Goolieff, 21 ans, et George William Posnikoff, 23 ans.

JOHAN EVDOKIMOFF évoqua une visite que Harry lui avait rendue, la veille de l'attentat.

— Il nous faut dynamiter quelque chose, affirma Harry. Le Conseil fraternel en a ainsi décidé.

— Harry, il est excessivement dangereux de transporter une bombe à la dynamite, rétorqua John. Je n'aime pas ce genre de travail.

— Il faut que nous le fassions. Tu viens avec moi?

John acquiesça. Ils trouvèrent trois autres copains, et le groupe au complet se retrouva à la maison de John, à 4 h 30 le lendemain après-midi, jour de l'expédition fatidique.

Posnikoff a narré les dernières heures de la vie de Harry:

"Au domicile de John Evdokimoff, nous discutâmes de la possibilité de fabriquer une bombe et d'al-



Au premier signe de
**RHUME
OU GRIPPE**

avant de faire quoi que ce soit
**PRENEZ DEUX
COMPRIMÉS
ASPIRIN**



Quand vous sentez que vous attrapez un rhume ou la grippe, et que vous avez une sensation de mal de tête, des muscles endoloris, un mal de gorge ou de la fièvre, la première chose à faire, c'est de prendre de l'ASPIRIN. Prenez deux comprimés ASPIRIN avant de faire quoi que ce soit d'autre, car ASPIRIN commence à agir instantanément pour faire baisser la fièvre, soulager la sensation de mal de tête et calmer les douleurs musculaires; vous vous sentez donc vite mieux.

ASPIRIN procure également un soulagement bienfaisant du mal de gorge. Faites simplement dissoudre trois à cinq comprimés ASPIRIN dans un tiers de verre d'eau et gargarisez-vous bien.

Pour vos enfants, procurez-vous ASPIRIN Aromatisé, Format pour Enfants, à la dose de 1/4 grain recommandée pour les enfants.



Assurez-vous d'obtenir de l'ASPIRIN véritable. Recherchez la croix Bayer sur chaque paquet d'ASPIRIN.



**LES FILS DE
LA LIBERTÉ**

Suite de la page précédente

ler la déposer au bureau de poste de Kinnaird. Ce furent John et Harry qui fabriquèrent la bombe, tandis que Salikin et moi jouions au *cribbage*. Puis nous primes tous place dans mon auto.

"Parvenus à Genelle, ils nous fallut stopper au poste de vérification de la police. Les agents fédéraux vérifièrent mes permis, regardèrent sous le capot et dans le coffre de l'auto, et déplacèrent même la banquette arrière. Mais ils ne trouvèrent rien et remirent tout en place. Nous repartîmes et nous rendîmes jusqu'à Castlegar . . .

"Nous demeurâmes quelque temps à Castlegar, puis décidâmes de revenir vers Kinnaird par une route secondaire. Notre intention était de déposer la bombe et de revenir à la maison. Ce fut pendant que Harry était en train d'assembler l'engin que celui-ci explosa dans le véhicule."

Le Conseil fraternel des Fils de la Liberté octroya une somme de deux cents dollars pour défrayer les funérailles de Harry. A titre de martyr, Harry eut droit à des obsèques de quatre jours.

Ses quatre compagnons furent condamnés chacun à 21 mois de prison, pour possession illégale de dynamite.

Trois mois après ces événements, le juge Harold McInnes, de la Cour supérieure de la Colombie britannique, condamna dans la même journée 22 terroristes qui, par équipes de trois ou quatre individus, avaient bombardé des villages, incendié des maisons durant le sommeil de leurs occupants et contemplé, du flanc des montagnes, le travail des sauveteurs qui tentaient de rescaper les victimes.

AVANT de prononcer sa sentence, le juge McInnes eut ceci à dire à tous les accusés:

"Durant les trois dernières semaines, quelque 22 personnes ont été reconnues coupables d'actes de violence contre la propriété de leurs concitoyens de cette région.

"Quelques-uns d'entre vous ont prétendu qu'ils avaient agi ainsi pour aider leurs frères déjà emprisonnés. D'autres ont dit qu'ils voulaient réaliser une prophétie, à savoir que l'émigration en masse du Canada ne pourrait s'obtenir que par voie d'emprisonnement. D'autres enfin ont expliqué leur comportement en soutenant qu'ils n'avaient fait qu'obéir aux chefs du Conseil fraternel. Si vous croyez vraiment en ce que vous m'avez dit, et en ce que vous avez dit aux jurés qui vous ont jugé, il est bien évident que vous êtes dans une grande erreur, que vous vous êtes leurrés vous-mêmes, et que vous avez agi sous l'empire d'idées fausses. Ce n'est pas par la violence que vous pourrez jamais espérer atteindre à vos fins, quelles qu'elles soient.

"Vous parlez continuellement du problème douk-hobor. Quelques-uns d'entre vous m'ont même demandé de vous aider à résoudre ce problème, comme vous l'aviez demandé au juge qui m'a précédé. Je ne suis aucunement sûr de connaître ce problème, si problème il y a vraiment. De toute façon, ce n'est pas à moi, ni à aucun autre juge de cette Cour qu'il faut s'adresser pour trouver une solution à vos maux. Il existe des autorités qualifiées à cet effet et je suis certain qu'elles ne demanderont pas mieux que de prendre le temps de discuter de vos problèmes, pour autant que vous veuillez abandonner toute forme de violence et que vous décidiez à entamer un dialogue rationnel."

Le juge demanda alors aux accusés s'ils avaient quelque chose à dire avant le prononcé de la sentence. Cinq d'entre eux déclarèrent à tour de rôle: "Monsieur le juge, aidez-nous à résoudre nos difficultés."

De fait, les Fils de la Liberté font toujours allusion au "problème" des doukhobors, mais personne ne peut vraiment expliquer en quoi il consiste. Et leur violence devient de plus en plus aveugle et irraisonnée, de plus en plus lourde de conséquences avec chaque génération nouvelle.

Il fut un temps où les incendies allumés par les Fils de la Liberté étaient des symboles. Des symboles d'origine confuse, mais qui répondaient toutefois à des convictions réelles. Aujourd'hui, ils sont gratuits et sans motifs.

Il ne suffit plus que d'un mot ou d'une phrase,

**PAIN, SEL ET
EAU: SYMBOLES
DE LA VIE**



prononcés ou écrits, délibérément ou par inadvertance; il ne suffit plus que d'apercevoir une canne rouge, ou un mouchoir rouge, ou une certaine variation dans l'accoutrement d'un chef, pour que les Fils de la Liberté donnent fureur à leurs bombes et à leurs holocaustes.

Pour certains d'entre eux, le dynamitage et les expéditions incendiaires constituent un devoir, ou encore un "travail spirituel". Pour d'autres, il s'agit plus simplement d'un "divertissement de fin de semaine" (les actes de terrorisme les plus considérables ont surtout lieu en fin de semaine).

Plusieurs Fils de la Liberté sont de véritables pyromaniques. Ils prennent un plaisir sadique à provoquer et à contempler des incendies. S'il est vrai que la plupart des criminels incendiaires appréhendent de se faire reconnaître et disparaissent dans la foule ou prennent la fuite, il n'en va pas de même du doukhobor qui, lui, brûle souvent sa propre maison ou celle d'un voisin (du consentement de celui-ci), et demeure sur place pour jouir du spectacle.

LE TOUT est devenu un cercle vicieux. Même les chefs ne peuvent en sortir. L'un d'eux ferait-il preuve maintenant de bonne volonté, et voudrait-il aider les Fils de la Liberté à devenir de bons citoyens qu'on rejeterait tout bonnement son autorité — ou alors ils accommoderaient ses propos à leur propre idéal de vie . . .

D'année en année, les crimes commis par les Fils de la Liberté ont augmenté en perfidie. Plus ces derniers sont au centre d'un univers qui se raffine et se modernise, plus leurs attaques partent de motifs obscurs, confus, et son perpétrées à tort et à travers. L'écart augmente sans cesse entre la mentalité du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, dans laquelle ils vivent, et celle du vingtième siècle, qui les entoure; et il leur devient de plus en plus difficile de franchir cet écart.

La frustration qui s'empare d'eux et la confusion qui règne dans leur esprit augmentent leur haine. Et leurs actes criminels en deviennent plus désespérés, plus téméraires, plus néfastes et — paradoxalement — plus raffinés.

Les effets de la pauvreté et du chômage sont là, qui n'aident certes pas à la rationalisation. Et plusieurs des Fils de la Liberté qui en subissent la pression constante, et qui sont emprisonnés dans ce tragique échec de crime et de pseudo-religion, sont devenus — ou sont près de devenir — fous. Déséquilibrés, ils tentent, comme bien d'autres, de recourir à la consolation de leur religion; mais cette religion ne fait que les retourner aux holocaustes qui étaient la cause initiale de leur désarroi psychique.

Le terroriste de la vallée du Kootenay n'a plus besoin que de la moindre incitation pour déclencher le signal de la violence. Et dès le signal, il devient un adversaire habile et astucieux. Il peut faire une bombe avec la chambre à air d'un pneu, un bout de tuyau, une lampe de photographe, ou encore avec une bouteille vide remplie de guenilles.

Dans les temps plus reculés, durant la décennie 1920-30, les incendiaires n'utilisaient qu'une nappe d'essence et une allumette . . . et leurs jambes pour s'enfuir. Le premier mécanisme à retardement dont ils se servirent fut rudimentaire: il s'agissait d'une chandelle allumée et fichée dans de l'essence. Ce qui leur permettait de déguerpier avant que la flamme ne touche à l'essence et ne provoque l'incendie. Puis l'un d'eux imagina une mèche faite de guenilles et munie d'allumettes près du point d'impact et d'explosion. Après 1930, ce mécanisme fut perfectionné de telle façon qu'un terroriste n'avait qu'à examiner la longueur de la mèche pour estimer, à une minute près, le moment de l'explosion.

Puis vint le réveil-matin. A l'instant où l'appareil sonnait, la clé de remontage se déroulait, touchait un contact et suffisait à faire exploser la machine infernale. En 1958, les Fils de la Liberté utilisèrent les cristaux des montres de poche et des bracelets-montres. On enlevait l'aiguille indiquant les minutes, et on insérait une petite vis dans la surface extérieure; dès que l'aiguille indiquant les heures touchait cette vis, le circuit électrique s'interrompait et la bombe éclatait. Un adolescent s'étant fait sauter lui-

même, par mégarde, avec l'un de ces premiers engins, on parvint à empêcher les explosions prématurées en enrobant les montres de ruban magnétique passant sous la prise de courant.

Les terroristes d'expérience amènent avec eux les jeunes garçons et leur enseignent l'art de fabriquer et de placer les bombes; puis ils envoient ces apprentis auprès de leurs camarades, et les mêmes instructions sont transmises. Tout cela en vue du jour où les jeunes seront devenus vieux et seront habiles à diriger la révolution. Aucun de ces jeunes n'a le souci de s'instruire. Pour eux, il n'y a que "notre problème". Et ils peuvent consacrer toutes leurs ressources, toutes leurs concentrations mentales à apprendre des techniques terroristes.

Leurs stratagèmes sont nombreux. Ils entourent leurs souliers de bas ou de chiffons pour cacher leurs traces dans la neige; ils jettent du poivre sur leurs pistes pour dérouter le flair des chiens; ils portent des gants pour ne pas laisser d'empreintes digitales; ils envoient leurs femmes à la cueillette des mûres pour détourner l'attention des policiers; ils postent des sentinelles pendant qu'ils disposent de leurs engins meurtriers.

Ils utilisent plusieurs véhicules dans leurs expéditions. Les doukhobors qui incendièrent le village orthodoxe de Rapsberry, en août 1961, se servirent d'une première automobile pour se rendre jusqu'à la rivière face à leur cible; ils traversèrent en bateau, perpétrèrent leur forfait, puis s'enfuirent dans une seconde auto qui les attendait sur la nouvelle rive.

Le 6 mars 1962, neuf terroristes dynamitèrent une tour de transmission en acier, haute de 364 pieds et qui se dressait près de Riondel, sur la rive occidentale du lac Kootenay; cette tour desservait la région dans un rayon de plus de 100 milles, alimentant notamment deux importantes entreprises minières de plomb et de zinc, ainsi que d'autres industries, sans compter les domiciles.

Ce matin-là, deux des agresseurs, transportant 280 bâtons de dynamite dans trois caisses de carton, montèrent à bord du traversier qui fait la navette sur le lac Kootenay. Ils avaient pour mission d'apporter ces explosifs aux sept autres de la bande, qui les attendaient près de la tour. Mais les munitions n'étaient pas fraîches. Certains bâtons de dynamite étaient si vieux qu'il en coulait de la nitroglycérine, ce qui les rendait extrêmement volatils et dangereux. Les deux comparses savaient fort bien qu'eux-mêmes et tous les autres passagers du traversier allaient mourir si la vieille dynamite était soumise à une secousse, à une pièce de métal ou à une chaleur inattendue. Mais seul leur "devoir" comptait.

LA DYNAMITE parvint à bon port. Six des sept assaillants enfilèrent des gants, recouvrirent leurs souliers de chaussettes et entreprirent de descendre lentement, prudemment le flanc d'une montagne, transportant à tour de rôle leur précieuse cargaison. Le septième conspirateur était au volant du camion qui allait faciliter leur fuite.

Harry W. Rezanoff, l'un du groupe, raconta plus tard à la police:

"La dynamite était très lourde. Parfois nous la soulevions, parfois nous la glissions sur le sol. La pente était très raide. Parvenus à notre cible, nous ouvrièmes les trois boîtes de carton, empilâmes la dynamite à chaque coin de la tour, posâmes les détonateurs, établîmes les connexions des montres et des batteries que nous avions toutes prêtes."

Et l'explosion eut lieu. A cet instant, des mineurs se trouvaient sous terre dans la mine Bluebell, près de Riondel, et seule l'intervention rapide d'électriciens put les sauver de la mort. Car les pompes arrêtèrent de fonctionner dès que la tour sauta, et la mine commença à s'emplier d'eau. Mais on parvint à installer des pompes auxiliaires et à sauver les hommes de la noyade.

Au total, 1,200 personnes se trouvèrent sans emploi après le dynamitage de la tour, et perdirent un salaire global de près d'un million de dollars. Et il en coûta également près d'un million de dollars pour remplacer la tour, qui s'était effondrée en charpie.

On estime que 1,112 actes de sabotage, commis par les Fils de la Liberté au cours des quarante der-

nières années, ont coûté aux contribuables canadiens la somme de \$20,124,185; cela couvre l'étendue des dégâts, ainsi que les frais de police et de tribunaux. Mais cette somme ne comprend pas les milliers de dollars qui ont été dépensés pour maintenir à l'ordre, abriter et nourrir tous ceux qui ont participé à des centaines de manifestations publiques, de grèves de la faim ou de défilés nudistes.

En 1962, quand il y eut 259 dynamitages et incendies, 200 des 700 agents de la Gendarmerie royale qui desservent la Colombie britannique — de par le contrat avec le gouvernement de cette province — ne parvinrent pas à garder la situation en main dans les montagnes Kootenay. Il fallut leur adjoindre des escouades d'urgence, transportées par avion en provenance de tout l'Ouest canadien, pour mater la terreur qui avait envahi la région. Cette année-là, il en coûta \$2,872,950 à la caisse du pays.

"Nous ne nous attaquons pas à la chair ni au sang, mais au bois et à la pierre." Les saboteurs et les incendiaires ont beau proclamer ce credo, il n'en demeure pas moins que vingt pertes de vie, au bas mot, ont été enregistrées à la suite de leurs déprédations et que des centaines d'individus ont échappé à la mort par une marge de quelques secondes.

Depuis le début, les cibles principales des Fils de la Liberté ont été les édifices du gouvernement (surtout les écoles), la compagnie de chemin de fer du Pacifique Canadien et la compagnie West Kootenay.

Mais les terroristes ont aussi beaucoup porté leur haine envers leurs propres frères — les membres du groupe orthodoxe des doukhobors, qui commencent à s'assimiler à la vie canadienne.

LE RECENSEMENT de 1961 indique la présence totale de 13,235 doukhobors au Canada, dont 9,000 en Colombie britannique, 3,202 en Saskatchewan, 800 en Alberta, et le reste disséminés dans les autres provinces.

Des doukhobors de la Colombie britannique, 5,000 sont *orthodoxes* — ou communautaires —, et 1,500 sont *indépendants*; les 2,500 autres sont les Fils de la Liberté. La plupart des doukhobors de la Saskatchewan sont indépendants, tandis qu'on trouve un mélange d'indépendants et d'orthodoxes en Alberta. On y trouve aussi une poignée de Fils de la Liberté.

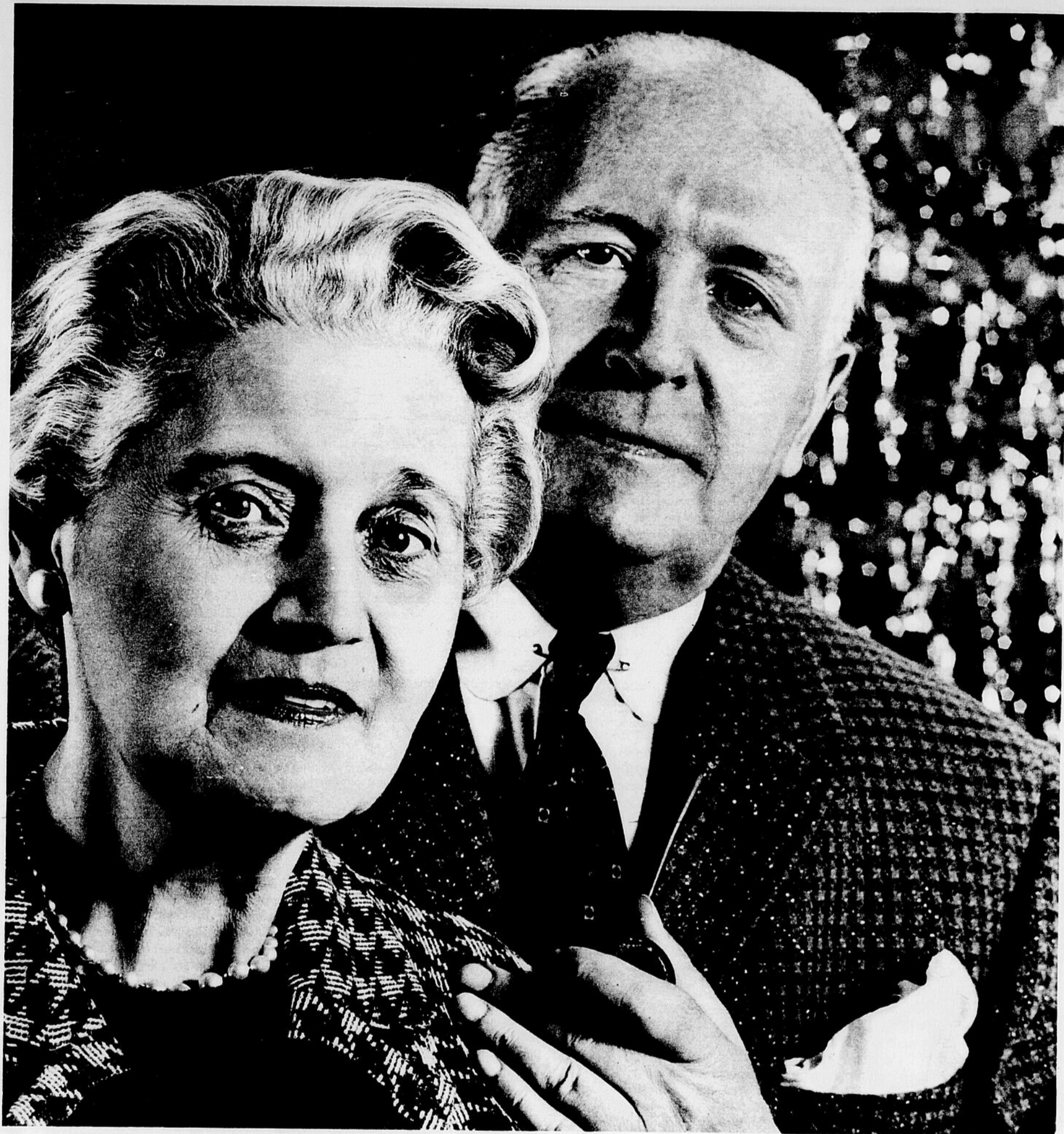
La plupart des indépendants et des orthodoxes se sont affranchis du petit univers hermétique dans lequel moisissent encore les Fils de la Liberté. Les indépendants furent les premiers à s'en libérer, peu après leur arrivée au Canada en 1899, mais il leur fallut subir l'ostracisme et les représailles des fanatiques. Aujourd'hui, dans les Prairies, et surtout en Saskatchewan, ces gens sont parvenus à donner à leurs enfants un haut degré d'instruction; et plusieurs adultes occupent des postes honorables.

La transformation a été plus lente chez les orthodoxes. En Colombie britannique, ils n'ont commencé qu'en 1959 à faire état civil de leurs mariages et de leurs naissances, et ils n'ont commencé qu'en 1961 à acheter et à posséder leurs propres terres. Par ces actes, ils devinrent des transfuges et des apostats aux yeux des Fils de la Liberté, et ceux-ci manifestèrent leur colère en allant brûler jusqu'au sol, à la faveur de la nuit, bon nombre de villages orthodoxes.

Ces attaques ont pris une telle ampleur, au cours des dernières années, que plusieurs orthodoxes, pourtant pacifistes de nature, se sont procuré des armes à feu et montent la garde à tour de rôle auprès de leurs maisons, qu'ils illuminent toute la nuit par des réflecteurs. Il suffit de l'aboïement d'un chien ou d'une simple rafale de vent dans les arbres pour qu'une maisonnée au complet ou un village tout entier surgisse avec des fusils.

Mais même les orthodoxes les plus respectueux des lois demeurent imbus de la solidarité de clan et du mutisme qui ont toujours caractérisé les doukhobors. Et l'on n'a jamais entendu dire, à toutes fins pratiques, qu'aucun d'entre eux se soit jamais offert pour prêter main-forte aux autorités.

LA SEMAINE PROCHAINE: Simma Holt décrit l'origine de la secte des doukhobors en Russie, la corruption de ses chefs, et comment le mouvement s'est implanté au Canada.



«On vous attend... soyez prudents!»

Voici l'époque de l'année, les jours heureux où il est si bon de visiter les parents, de revoir les amis... où dans tous les foyers de joyeuses réunions se préparent. A cette occasion, les autorités du Québec font tout pour mettre à votre disposition des routes sûres, bien construites et bien entretenues. Mais nos hivers sont durs. Votre collaboration demeure indispensable. La fatigue, l'alcool, la vitesse excessive et la simple imprudence sont causes de tant de désastres! Faites, vous aussi, votre part pour que les Fêtes soient une source de bonheur et de joie qu'aucun drame ne viendra ternir. N'oubliez pas que le plus beau cadeau que vous puissiez faire à ceux qui vous attendent, c'est encore d'être là!



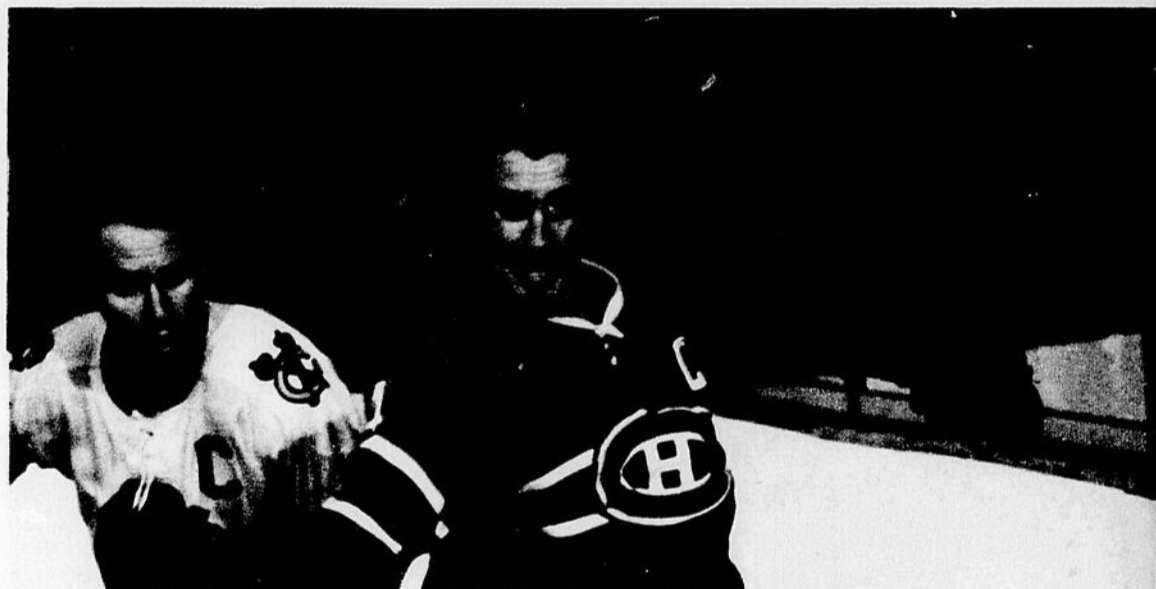
MINISTÈRE DE LA VOIRIE
MINISTÈRE DES TRANSPORTS
ET COMMUNICATIONS
MINISTÈRE DU TOURISME,
DE LA CHASSE ET DE LA PÊCHE

VISAGES

IL EST des sports d'équipe plus ordonnés que le hockey; il n'en est pas de plus spontanés; il en est d'aussi rudes; il n'en est pas qui exigent des joueurs un effort aussi soutenu.

C'est cet effort dans un jeu qui demande beaucoup à l'improvisation que nous voulons souligner ici. Et pour l'illustrer, nous avons choisi le joueur en apparence le plus naturel, le plus détendu, celui qui, le plus, semble rendre le hockey facile: Jean Béliveau (ci-contre, avec Pierre Pilote, de Chicago). Quelle élégance, en effet! Mais pour ce qui est de la facilité, voyez ce que le gros plan photographique en fait: un effort constant de l'esprit et de tous les muscles.

Mais ce visage est isolé, détaché de l'action. Il est un autre visage du hockey, collectif, que dessinent les évolutions des joueurs qui se groupent autour de la rondelle en mouvement. Et le visage de chaque joueur semble se perdre dans ces figures d'ensemble. Dans les pages suivantes, ces deux aspects du hockey sont figés dans l'instant: l'effort de l'un répond à l'effort de tous.



DU HOCKEY

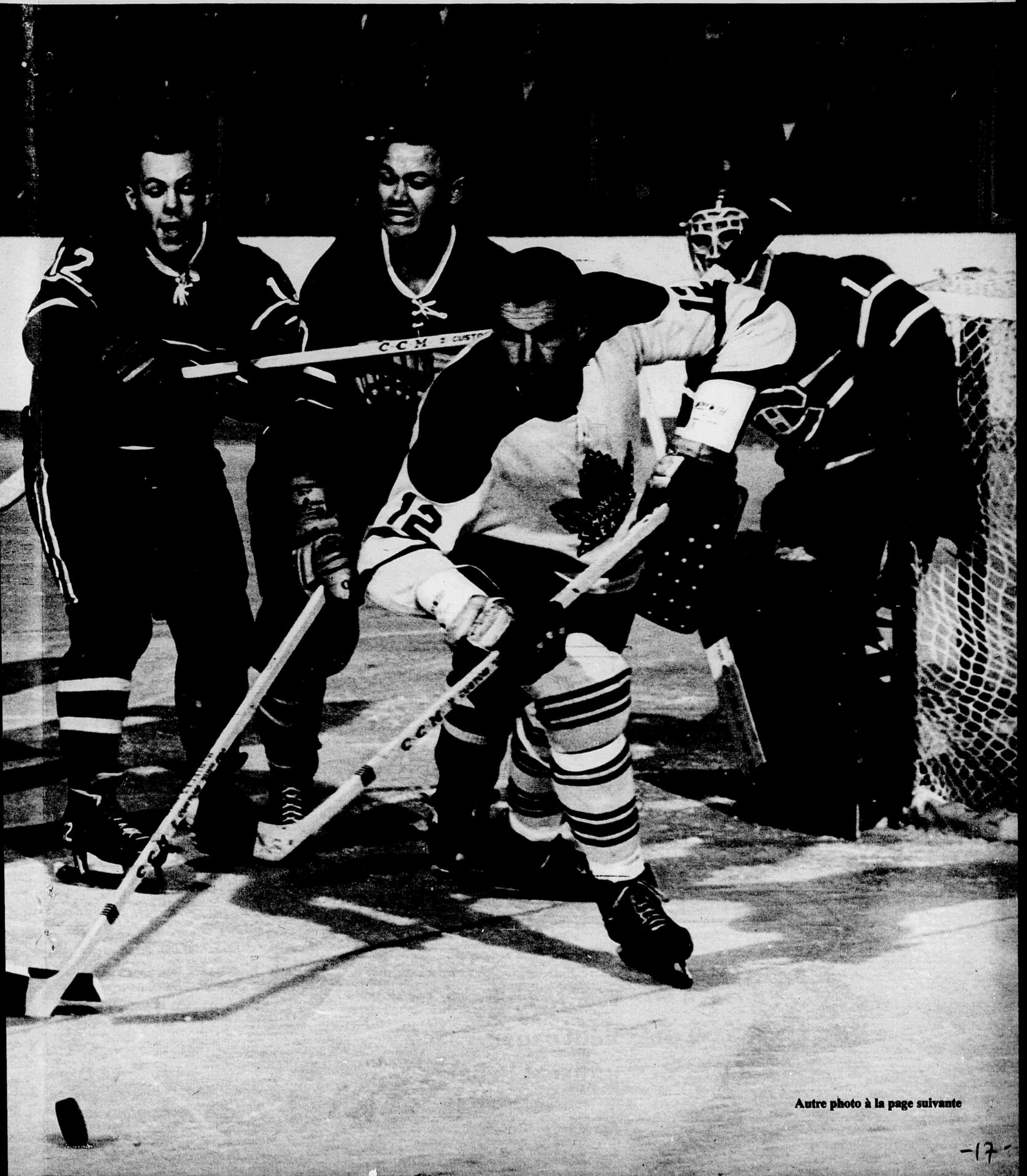
Autre photo à la page suivante

VISAGES DU HOCKEY

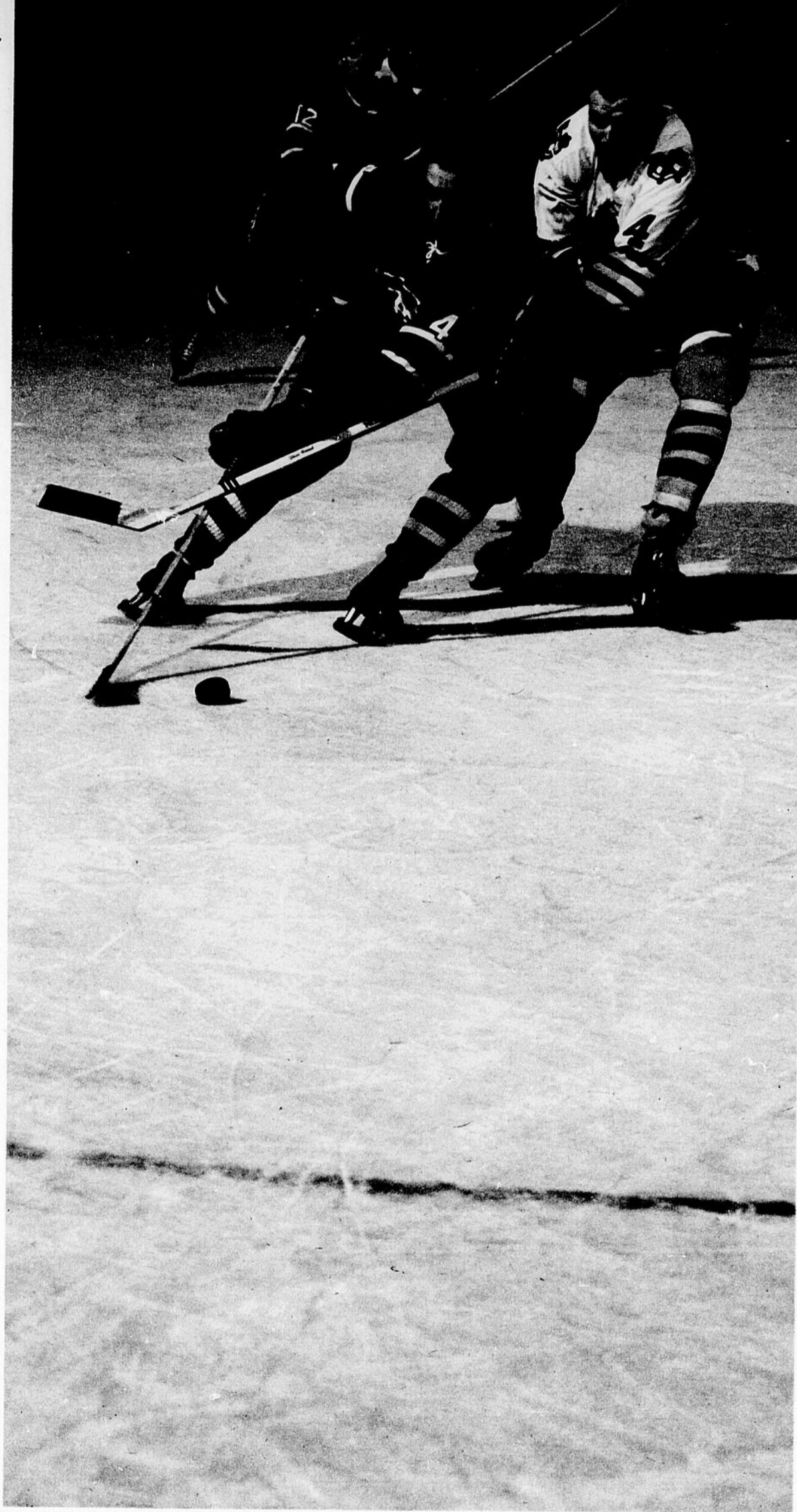
Suite

**Montréal-Toronto:
huit visages tendus
vers une rondelle**





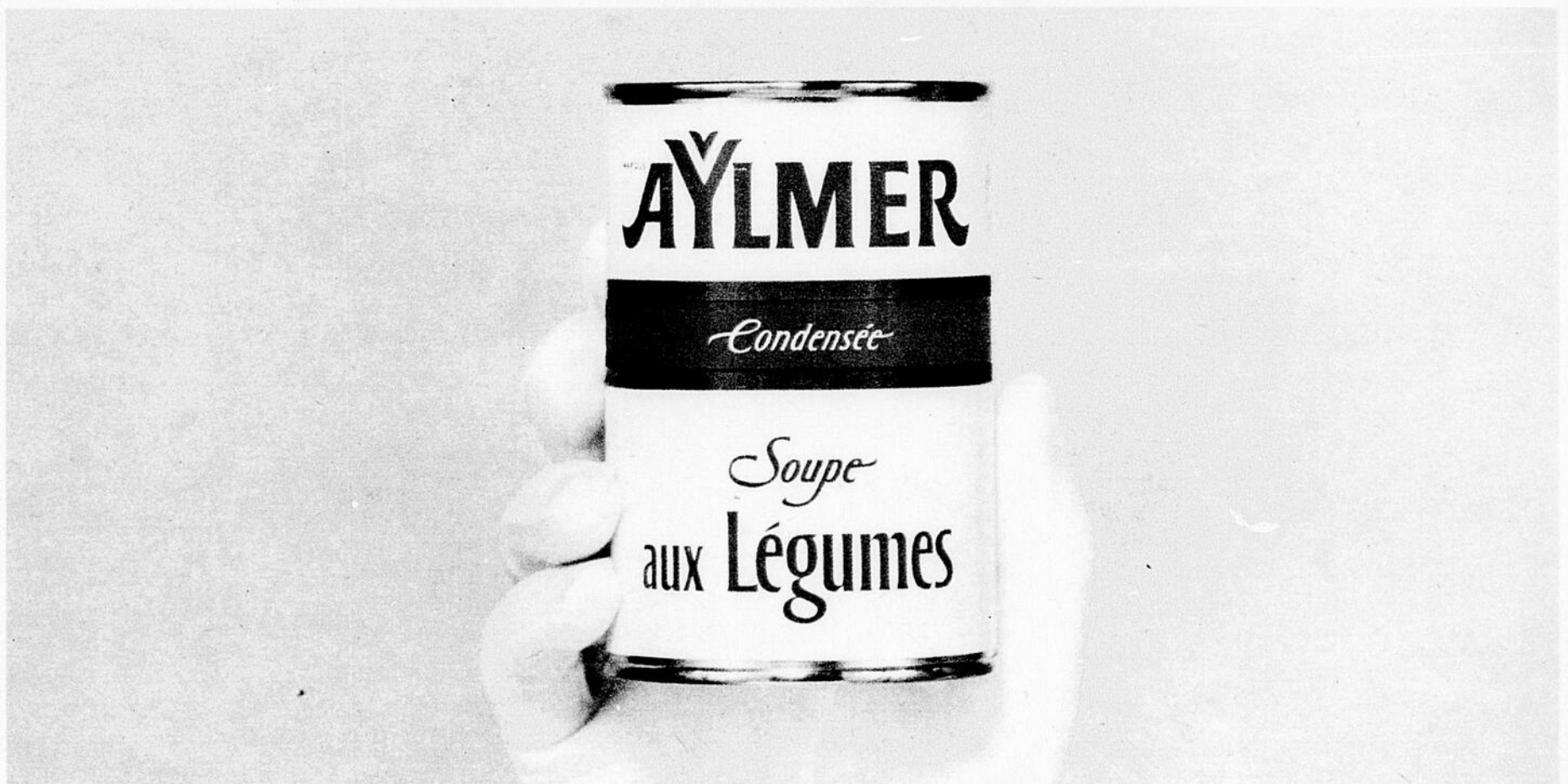
Autre photo à la page suivante



**Figure à deux:
Béliveau et Vasco
croisent le bâton ◀**



**Voici la soupe aux légumes que 7 femmes sur 10
préfèrent à l'autre marque bien connue !**



Elle se présente ainsi

Vous aussi préférerez la soupe aux légumes Aylmer... pour la même raison qui l'a fait choisir par des centaines d'autres femmes lors de tests récents. Quelle est la raison qu'elles nous ont donnée? La saveur — une saveur plus fraîche, plus naturelle.

La saveur que l'on obtient seulement avec un bon mélange de légumes frais, de choix. Comparez la soupe aux légumes Aylmer à l'autre marque que vous achetez maintenant. Nous sommes persuadés que vous donnerez la préférence à Aylmer.

Exigez le RUBAN ROUGE



...votre garantie de qualité

Fondateur du "Princess Patricia"

LA GRANDE GUERRE, POUR GAULT, FUT UNE CROISADE



L'HISTORIEN G. R. Stevens a fait partie du régiment de voltigeurs Princess Patricia, qui, il y a eu cinquante ans cette année, recevait son baptême du feu dans les Flandres, au cours de la Grande Guerre. Dans le récit qui suit, il s'attache surtout aux pas de son fondateur, le fameux Andrew Hamilton Gault.

LA RÉDACTION



Ce tableau de W. B. Wollen représente certains des Pats qui se sont distingués à Ypres: les soldats McCormack et Kelly lancent des grenades; à la mitrailleuse, le caporal Dover; à sa droite, les soldats Phillips et Candy; le caporal Pearson apporte des munitions et le lieutenant-colonel Niven, main en porte-voix, hurle un commandement.

Le passant qui prend la peine de déchiffrer l'inscription gravée sur la pierre angulaire du siège social de la compagnie d'assurance Sun Life, boulevard Dorchester, à Montréal, apprend ainsi que cette entreprise, dont le marché s'étend aujourd'hui sur tout le globe, a été fondée par Matthew Hamilton Gault. Par ailleurs, tous les documents de l'époque nous signalent que les trois frères Gault, dont Matthew, étaient coulés dans le même moule: austères de moeurs, comme il convenait à leurs origines calvinistes; courageux, par conviction que la mort est un simple incident dans la vie éternelle de l'âme; gais, de cette gaieté si caractéristique du tempérament irlandais.

C'est de ce milieu qu'est sorti Andrew Hamilton Gault, neveu de Matthew et . . . frère cadet de l'aventureux Kim, immortalisé par Rudyard Kipling.

Andrew traitait volontiers tous les hommes en frères. Frank Jarvis, dernier survivant des serviteurs des Gault et qui habite maintenant à l'endroit où s'élevaient autrefois les dépendances du manoir Hurtubise, à Westmount, aime rappeler qu'il n'était qu'un jeune garçon de courses quand il a connu Andrew, mais que, pendant les soixante années suivantes, ce dernier a été pour lui une sorte de frère aîné.

Andrew connaît une jeunesse insouciance; et une photo du temps le montre contournant à bicyclette les lions de pierre qui gardaient l'entrée de Rokeby, la seigneuriale demeure des Gault, rue Sherbrooke ouest. Mais son insouciance disparaît avec ses 16 ans, vers 1898, au moment où commence le conflit entre Anglais et Boers en Afrique du Sud.

Il ne semble pas qu'Andrew ait longtemps réfléchi aux torts comme aux justes droits des deux parties aux prises. Avant même d'avoir atteint ses 18 ans, il est déjà sous-lieutenant dans les *Canadian Mounted Rifles* et entreprend le long voyage par mer autour du cap de Bonne Espérance. Il chemine à travers le *velt* écrasé de chaleur, monte la garde dans le désertique Karou et trotte à travers la pluie à la délivrance de Lichtenburg. A se frotter à une foule d'autres jeunes Britanniques venus de tous les coins du monde, il commence de rêver comme eux à cet assemblage de peuples qui est devenu le Commonwealth.

Le Montréal de l'ère édouardienne a tout pour intéresser un jeune homme de belle prestance comme lui, à qui son père a laissé une coquette fortune. Mais la vieille demeure de la rue Sherbrooke n'est guère pour lui qu'un pied-à-terre d'où s'envoler vers les contrées les plus éloignées. Quand il est au Canada, il préfère vivre dans la propriété familiale de Georgeville, sur les bords du lac Memphrémagog, et affronter, à bord de son youyou, les bourrasques qui s'y élèvent souvent à l'improviste.

"Quiconque peut y naviguer sans danger en toute saison, aime-t-il dire, est capable de se risquer sur toute étendue d'eau dans le monde."

Mais il garde en même temps l'oeil ouvert sur les tornades politiques qui menacent l'Europe, car son rêve ancien d'une grande communauté des peuples britanniques ne l'a jamais quitté. En 1914, le meurtre d'un archiduc dans une obscure province d'Autriche-Hongrie met le feu aux poudres, et les Canadiens croient bon d'oublier un moment leur exubérante prospérité, leurs usines en voie de prolifération et leurs disputes de terrains, pour piocher le manuel d'instruction du fantassin.

Si le Canada, dans l'ensemble, n'est pas prêt à la guerre, Andrew Gault l'est, lui. Il prend le premier train pour Ottawa et va exposer son projet au gouverneur général, le duc de Connaught, et au Premier ministre sir Robert Borden: lever à ses seuls

frais un bataillon qui, étant composé de vétérans, sera immédiatement prêt à combattre, afin que le Canada puisse fournir sans retard au monde la preuve de sa détermination d'appuyer la cause de ses deux mères patries.

Ce geste constitue une sorte de retour, anachronique mais grandiose, à l'ère féodale où le vassal mettait sa vie et ses biens à l'entière disposition de son suzerain et, de même, le serf envers son seigneur.

Lors de sa visite au gouverneur général, Andrew est présenté à la princesse Patricia de Connaught, grande et belle jeune fille qui montre des dons artistiques remarquables et qui accepte volontiers d'être colonel honoraire du nouveau régiment, baptisé en son nom. Elle n'a même rien de plus pressé que de retourner à sa palette de peintre pour dessiner le drapeau du régiment.

Gault revient aussitôt à Montréal et ordonne à Jarvis, devenu son secrétaire, de préparer un chèque de cent mille dollars, destiné à l'achat d'équipement.

"Ce ne devait pas être le dernier, loin de là," dit Jarvis.

En moins de dix jours, trois mille anciens soldats se rassemblent au parc Lansdowne d'Ottawa; en moins de quinze, une impitoyable sélection en ramène le nombre à onze cents; en moins de vingt, ils embarquent pour outre-mer; avant la fin de l'année, ils sont déjà au front.

Leurs officiers sont triés sur le volet. Le colonel Farquhar, commandant de la nouvelle unité — Gault a refusé cet honneur pour lui-même —, et son adjutant, le major Buller, viennent de la maison militaire du gouverneur général. Charles Stewart, soldat de fortune néo-écossais, a burlingué de la Chine au Pérou et est passé maître ès paillardises. Talbot Papineau, s'il avait survécu au conflit, fût peut-être devenu Premier ministre du Canada. Féru de droit constitutionnel et ardent nationaliste, gascon de gestes et d'éloquence, il tient à porter un casque d'acier de modèle français, auquel il a attaché une plume de coq. Stewart le juge "l'homme le plus intelligent et le moins sensé" qu'il ait rencontré.



Le colonel Andrew Hamilton Gault avait tenu à équiper le régiment à ses frais.

De Niven, il dit que ce petit Ecossais a peut-être encore plus de courage et moins de sens que Papineau. Van den Burg aime échanger avec Rasmussen les souvenirs du temps où ils combattaient dans des camps opposés, au Mexique.

Même les simples sous-officiers ont la démarche raide et précise de grenadiers de la garde royale en parade; à la cantine, ils regardent tout le monde avec les yeux froidement insolents de ceux qui savent tout de leur métier et dont on n'ose pas rire.

Enfin, il y a Gault lui-même. Dans le régiment qu'il a fondé, il sert comme simple officier, mais avec la ferveur de l'apôtre qui voit son rêve devenir réalité.

Au front, près de quatre cents hommes du Princess Pat tombent dans la seconde bataille d'Ypres, en mai 1915. L'université McGill entreprend alors de lui recruter des renforts. Il en arrive de tous les collèges canadiens et même plusieurs d'outre-45e. A leur entraînement en Grande-Bretagne, ils doivent subir les saillies du sergent-major régimentaire John Collins, dont la verve et l'entraîne ne le cèdent qu'à ceux de Gault et de Stewart parmi les grandes figures du régiment.

"Tas de fils de millionnaires montréalais et de commis de banque de Saskatoon, rugit-il, que je ne prenne plus personne à me bredouiller qu'il a perdu sa cuiller ou quelque pièce de l'équipement que, dans une lamentable ignorance de votre nullité, Sa Majesté vous a confiées! Allez plutôt voler celle d'un camarade avant la prochaine inspection!"

Suite à la page suivante



DENISE TRISTE
Déprimée
 A CAUSE DES DOULEURS MENSTRUELLES

Chaque mois, Denise était déprimée par suite de maux menstruels fonctionnels. Maintenant, elle prend simplement MIDOL et connaît un confort parfait, car les comprimés MIDOL contiennent:

- Des ingrédients à action rapide qui SOULAGENT LES CRAMPES, CALMENT LES MAUX DE TÊTE ET DE DOS.
- Plus un médicament spécial qui CHASSE LE "CAFARD".

DENISE GAIE
REMONTÉE
 GRÂCE À MIDOL
 MARQUE DÉPOSÉE

Si vous êtes LAS TOUT LE TEMPS

De temps en temps, tout le monde se sent épuisé et souffre peut-être de mal de dos. Probablement rien de grave, simplement un trouble passager causé par une irritation des voies urinaires ou un malaise de la vessie. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's aident à stimuler les reins pour remédier à cet état causant souvent mal de dos et sensation de fatigue. Vous vous sentez mieux — dormez mieux — travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins maintenant. Recherchez la boîte bleue avec bande rouge à tous les comptoirs de produits pharmaceutiques. Vous pouvez vous fier aux Dodd's. 60P

LE "PRINCESS PATRICIA"

Suite de la page précédente

Les vieux briscards ne ménagent pas leurs sarcasmes aux recrues, mais celles-ci les acceptent calmement: leur fierté de porter à l'épaule l'écusson rouge du régiment est de celles que rien ne décourage. Un matin de juin 1916, la vague d'assaut allemande va presque emporter leurs retranchements. Le colonel Buller tombe sur le parapet. Gault, une jambe fracassée, prend le commandement. Ils ordonne à ses hommes de se replier et de lui laisser seulement un pistolet chargé. Mais, côte à côte, vétérans et blancs-becs supportent l'attaque et, quand la nuit tombe, aucun Boche n'a réussi à franchir les lignes.

Désormais, on n'osera plus répéter que, si vous appâtez un piège à rat avec de la confiture dans la tranchée des Pats, vous pouvez être sûr, au matin, d'y trouver pris un étudiant de McGill. Briscards et basochiens se savent faits de la même étoffe. Ils ont adopté les mêmes gestes, les mêmes locutions; ils les conserveront jusqu'à leur mort.

Les Pats adorent faire usage de termes d'argot militaire empruntés à l'armée des Indes, pour mieux se payer la tête des "étrangers". Ils n'aiment pas moins chanter en chœur. Cette guerre aura été la dernière où l'on aura vu des soldats fredonner des chansons de route.

Après une brève convalescence, Gault reparait au régiment avec deux jambes de bois interchangeables, qu'il a baptisées Hubert et Herbert, et vante hautement leur supériorité sur celle de chair et d'os qu'il a perdue. Ce même automne 1916, les Pats se portent sur la Somme. Le premier jour de cette nouvelle bataille, le Commonwealth perd cent un mille hommes, tués, blessés ou faits prisonniers. Des poètes de 18 ans écrivent des vers avant de tomber sous la fusillade qui fait rage le long de la crête des collines de Picardie. Les Pats, que Stewart aiguillonne, à l'avant-garde, de ses encouragements rageurs, se tirent bien d'affaire. Et Gault les passe fièrement en revue tandis qu'ils grimpent vers la crête de Vimy — pour que le sentiment de compagnonnage inspiré par la marche et les chansons aide à leur faire oublier le choc de l'assaut précédent.

"Ces hommes sont maintenant tous faits à l'image de Gault lui-même, écrit un officier. Son code d'honneur est devenu leur code et leur modèle. Courage et modestie sont choses naturellement attendues de tous. Quant à Gault, nous sommes devenus sa chose sitôt que nous avons été mis en sa présence. Il est à ce point maître de nous que, le jour où Londres nous a offert des brevets d'officier dans l'Armée impériale, nous les avons presque tous refusés pour ne pas le quitter."

Même avec une excellente jambe de bois, les longues inspections de tranchées à pied sont désormais hors de question pour Gault. On lui trouve une autre occupation à l'arrière des lignes. Il se plaint, en riant, que sa surveillance du ravitaillement fait de lui le directeur d'une école de cuisiniers. Il vient quand même parfois, en boitillant, assurer les hommes de première ligne qu'eux et lui restent indestructibles. Un soir d'août 1917, un barrage d'artillerie s'ouvre soudain contre eux, isolant leur secteur des autres; les survivants se terrent sous les débris de parapets et les états fracassés et attendent la ruée boche. Une voix domine cependant toutes les autres, venant de la tranchée de communication entre la seconde et la première ligne; celle de Gault, qui entremêle ses encouragements de jurons contre sa fichue jambe de bois.

Une aube que salue un tonnerre d'artillerie voit tomber Papineau et son panache à la Henri IV. La fleur du régiment tombe autour de lui, mais on le fait payer cher aux Allemands. Harry Mullin mérite la croix Victoria

pour avoir capturé tout seul un nid de mitrailleuses. Hugh MacKenzie meurt après en avoir capturé un autre. Carl Frederickson, aveuglé par les gaz, s'attache le poignet à celui de son estafette et conduit ses hommes à l'assaut.

"Quelques minutes avant l'attaque, raconte un officier, je me retrouve dans un trou d'obus en compagnie de trois étudiants de Harvard. Je les surprends à discuter de poésie avec le plus grand sérieux du monde. Deux perdront la vie quelques instants plus tard."

Après Passchendaele, le régiment garde toute sa détermination, mais il faut refaire les effectifs une quatrième fois. Le 8 août 1918, il prend part, en avant-garde, à l'attaque générale qui marque le début des cents derniers jours de la guerre. On voit, ce jour-là, Gault galoper à travers champs — sur un cheval qu'il a chapardé — jusqu'aux premiers rangs de tirailleurs, qui s'avancent enfin en rase campagne pour la première fois depuis quatre ans.

C'est aussi ce jour-là qu'un obus pulvérise Stewart, devenu colonel et commandant de l'unité.

"Il nous semblait impossible, a écrit un soldat, que la guerre pût continuer sans lui. Nous nous obstinions à espérer que, par quelque miracle, son esprit combatif parviendrait à rassembler ses membres dispersés et que, quand le rideau de fumée se dissiperait, nous le retrouverions à notre tête, nous hurlant l'ordre d'avancer."

L'Armistice surprend les Pats devant Mons, en Belgique, là même où la "misérable petite armée britannique" de sir John French avait affronté les Allemands pour la première fois en 1914. Gault reprend le commandement du régiment et défile à sa tête dans Londres en délire, lors du mariage de la princesse Patricia de Connaught, à l'abbaye de Westminster, puis il le ramène au pays. Après le dernier rassemblement, on voit pour la première fois de sa vie l'émotion l'étrangler, tandis qu'il murmure: "C'est fini... Allez-vous-en, les gars!"

Mais non, ce n'était pas fini. Le régiment est reconstitué presque immédiatement, comme unité de l'armée permanente. Ses deux bataillons survivent à la crise économique des années trente, aux réductions de crédits militaires qu'elle entraîne, au triste climat d'une époque où toute allocation de secours semblait presque préférable à une solde. Il repart en guerre en 1939 et éparpille ses morts sur un front de quinze cents milles, des plages de Sicile aux marais de Hollande. Il envoie aussi trois bataillons en Corée et en revient avec le rare honneur d'être cité à l'ordre du jour par le président des Etats-Unis. Le régiment compte maintenant un bataillon de parachutistes, qui est souvent appelé en service sur les points du globe où il faut rétablir la paix.

Après la Grande Guerre, Andrew Gault s'établit en Grande-Bretagne, y trouve une épouse, belle et intrépide cavalière et aviatrice, et s'occupe à gérer un ancien domaine. Il est aussi pendant dix ans député aux Communes britanniques. Mais dès le début de la Seconde Guerre mondiale, il reprend l'uniforme. Le conflit terminé, il revient vivre au Canada, dans une maison bordant le petit lac qui recouvre le sommet du mont Saint-Hilaire, près de Montréal, maison qui devient un lieu de pèlerinage pour ses anciens subordonnés.

Il meurt le 28 novembre 1958. Le même soir, un éleveur de poulets de l'Arizona entend la nouvelle à la radio. Il bondit dans sa voiture, roule toute la nuit et attrape à temps l'avion pour Montréal. Même après quarante ans, il n'était pas question de résister à l'appel d'Andrew Hamilton Gault. ◀



Lady Patricia Ramsay, née princesse de Connaught et qui a donné son nom au régiment, le passe en revue en Angleterre, après la guerre.

Quel est le café instantané qui donne la saveur du café au percolateur?



Le Maxwell House instantané a *toujours* le goût du café fraîchement préparé au percolateur!
C'est parce qu'il a *vraiment* été préparé

au percolateur par Maxwell House—et cela avec du café de première qualité, fraîchement torréfié. Ensuite l'eau (et seulement l'eau) a été enlevée.

Pour retrouver toute la saveur du café au percolateur, il vous suffit d'y remettre de l'eau.
Essayez! C'est infallible!

IL GOÛTE LE CAFÉ FAIT AU PERCOLATEUR PARCE QU'IL A ÉTÉ PRÉPARÉ AU PERCOLATEUR.

Un autre produit de qualité General Foods / Fait à LaSalle, Qué.





"A le voir d'aussi près, dit Andy O'Brien, je me suis demandé qui, du lion ou de l'homme, est un objet curieux pour l'autre."

ANDY
O'BRIEN
et le
Sport

JE RENDS VISITE AUX LIONS



Cette lionne surveille pendant que ses petits traversent la route, sans se soucier de la voiture dont elle peut bloquer le passage.

LE PHOTOGRAPHE Mohinder Singh Dhillon m'a assuré que je verrais des lions en liberté dans la brousse du Kenya, mais je n'y crois pas tellement et c'est en grommelant que je me laisse tirer de mon lit d'hôtel, à Nairobi, et monte dans sa voiture.

"L'aube survient vite à l'équateur, s'empresse-t-il de me dire. A dix heures du matin, il fera déjà 85 degrés et les lions, recherchant la fraîcheur, disparaîtront alors pour le reste de la journée dans les sous-bois. Jusqu'à dix heures, cependant, nous pourrions en découvrir en nous promenant près des étangs ou si nous voyons des vautours rassemblés dans les arbres. La présence des charognards indique en effet qu'un lion a abattu une proie durant la nuit. Ils attendent son départ pour fondre sur les restes."

Des lions vivants à portée de mon objectif! Ça me semble incroyable. Il y a quelques années, m'a-t-on dit, au cours d'une terrible sécheresse, des fauves assoiffés ont pénétré jusque dans les faubourgs de Nairobi, capitale du Kenya. Mais, comme celles des pêcheurs, les histoires de chasseurs me laissent sceptiques. Même si je parcourais le pays du nord au sud et de l'est à l'ouest, je crains bien de ne pouvoir jamais y rencontrer de lions à l'état sauvage. Mohinder, pourtant, insiste tellement que je me résigne à l'accompagner.

Moins d'une heure plus tard, nous rencontrons une famille de lions dans la réserve située à huit milles seulement de Nairobi. Le guide indigène, dont on doit se faire accompagner si l'on ne suit pas un chasseur de gros gibier dûment pourvu de son permis, s'exclame, tout excité:

"Nous avons de la chance! On n'avait pas vu de lions par ici depuis une semaine."

Il est vrai que les vautours nous ont aidés. Au moment où l'aube se lève, nous pénétrons dans la savane. D'un même regard, j'aperçois des zèbres, des girafes, des gazelles et des gnous (genre d'antilopes d'Afrique). Le guide pointe le doigt à l'est et jacasse en swahili; Mohinder traduit:

"A l'est, . . . ce magnolier parasol près d'un

DU KENYA

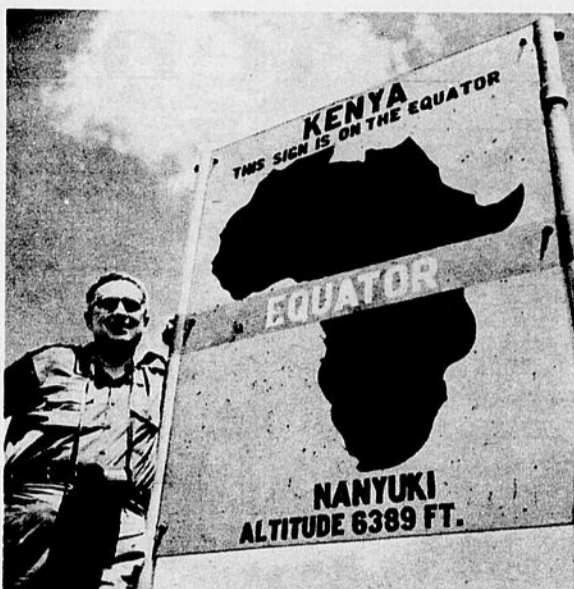
étang . . . Voyez les vautours sur les branches!"

Des sentiers de gravier sillonnent la réserve, mais nous nous en écartons et notre véhicule fonce droit à travers les herbes, vers le magnolier. Pas d'erreur! Nous voici devant une famille de lions: le père, la mère et deux lionceaux duveteux et folâtres. Le guide m'invite à la prudence et me conseille de ne pas descendre de voiture. Chose étrange, les lions ne craignent pas les véhicules et, si ces derniers se déplacent lentement, n'y prêtent guère attention. De fait, seuls les lionceaux nous regardent avec méfiance et s'éloignent. Leurs parents nous considèrent avec dédain.

Il se produit un seul incident qui eût pu être fâcheux et que je ne suis pas près d'oublier. Je suis occupé à remplacer mon rouleau de pellicule quand Mohinder me souffle:

"Vite! Remontez la vitre de la portière!"

Je lève les yeux . . . et me trouve nez à nez avec la lionne, qui n'est qu'à trois pieds de moi. Ses grands yeux ambrés ne manifestent aucune colère, simplement de la curiosité. Je relève la vitre et l'animal s'éloigne en grognant suivi aussitôt des lionceaux. La lionne n'est pas méfiante sans raison pour sa progéniture car le léopard, par exemple, trouve sa chair savoureuse.



Andy O'Brien est demeuré en chemise malgré l'altitude de six mille pieds, car cette affiche marque l'emplacement de l'équateur, qui traverse le Kenya.

Mère et petits se perdent bientôt parmi les herbes. Non loin de là, nous retrouvons le mâle, à la crinière touffue et au poitrail impressionnant. Il lève lentement la tête, observe la scène, puis se redresse et s'éloigne à son tour, d'un pas majestueux. Nous le suivons à dix pieds de distance à peine. Il nous jette de temps à autre un regard méfiant mais ne dévie pas d'un pouce de sa route. On a raison d'appeler le lion le roi des animaux car il ne semble craindre ni bête ni homme.

Celui-là doit peser plus de trois cents livres et pourtant ses énormes pattes frôlent le sol avec autant de délicatesse que s'il marchait sur des coquilles d'oeufs. A l'approche du magnolier, il jette un regard pensif sur les vautours. Au pied de l'arbre, la carcasse à demi dévorée d'une antilope. Le lion semble se demander si, en abandonnant momentanément le terrain aux charognards, ceux-ci vont lui laisser assez de gibier pour un autre repas. Puis il reprend sa route, convaincu, semble-t-il, que sa compagne pourra lui trouver ce soir quelque autre proie. (Chez les lions, c'est la femelle qui dépiste et rabat le gibier vers le mâle.)

Sursautant sur le terrain cahoteux, nous parcourons cinq cents verges jusqu'à une clairière où sont nos fauves. La lionne s'est arrêtée et s'allonge, pour laisser ses petits la téter. Le mâle s'installe vingt verges plus loin, renflant l'air et regardant autour de lui. Le guide m'explique que nous avons aujourd'hui une chance exceptionnelle car ces lions-ci sont repus et, par suite, pacifiques. Un lion affamé et inquiet se montrerait hargneux ou détalerait à toute allure.

Son repas terminé, un des lionceaux se redresse et bondit soudain sur son père pour s'amuser. Le mâle tourne à peine sa tête puissante de son côté et reçoit le choc sans s'émouvoir. Le lionceau, perdant pied, retombe sur le dos. Le père commence alors de le lécher affectueusement et le petit animal s'endort à ses pieds. Cette scène touchante nous fait presque oublier que nous sommes en présence de bêtes féroces.

JE serais tenté de prendre le lionceau dans mes bras, mais j'en suis retenu par le souvenir de la tragédie survenue le mois dernier à Sillery, dans la banlieue de Québec. Une jeune lionne qu'un couple gardait chez lui a étranglé un bébé de 3 mois.

Les histoires de lions domestiqués sont innombrables en Afrique orientale. Il y a quelques années, pour les besoins du film *The Lion* qu'on y tournait, on a eu recours à deux lions domptés, un mâle et une femelle, qu'on gardait la nuit dans un enclos grillagé. Un soir, leur gardien en revint pâle comme la mort. Il avait en effet trouvé trois lions au lieu de deux! Heureusement pour lui, l'intrus, un autre

mâle, cherchait surtout à conter fleurette à la femelle. Mais le gardien n'eut pas la tâche facile, le lendemain matin, pour déterminer lequel des mâles était l'intrus . . . et l'expulser.

Le gardien de la réserve de Tsavo trouve, un jour, un lionceau nouveau-né près de sa mère morte. Il rapporte la petite bête et l'élève au biberon. Elle devient avec les ans un puissant animal, qui prend plaisir à sauter par les fenêtres pour entrer chez lui et aller se coucher devant l'âtre.

Notre homme reçoit un jour une mission commerciale britannique, qui veut visiter la réserve. Il fait asseoir ses hôtes au salon et se rend à la cuisine préparer des rafraîchissements. Au retour, plateau en main, il aperçoit ses invités assis dans un silence pétrifié. Le lion a sauté dans la pièce par la fenêtre et flaire chacun avec curiosité.

A la réserve d'Amboseli, un autre gardien avait de même élevé un lionceau. Quand son lion devint vieux et rhumatisant, il lui apprit à cheminer auprès de sa jeep. Il le conduisait jusqu'à un troupeau de gnous au pâturage et manoeuvrait de façon à séparer l'un de ces stupides animaux de ses congénères, pour que le lion pût bondir aisément sur lui. Il ménageait de la sorte l'amour-propre de chasseur de son lion.

L'anecdote est touchante, . . . sauf du point de vue des gnous, mais les Noirs, qui s'y connaissent, ne craignent rien tant qu'un lion vieillissant. Un fauve qui a le pas lent et la dent émoussée recherchera la proie la plus facile à capturer, c'est-à-dire un être humain et même, de préférence, un enfant.

Cette crainte des Noirs explique que l'intérieur du Kenya soit demeuré inhabité jusqu'au début du siècle, quand le régime colonial a décidé de relier par chemin de fer Mombasa, sur la côte de l'océan Indien, à l'Ouganda. Ce n'est qu'une fois rassurés par la présence des soldats bien armés qui protégeaient les poseurs de rail que les fermiers indigènes ont consenti à aller s'établir dans les solitudes de l'intérieur.

DE temps à autre, de bonnes âmes signalent le danger d'une extinction rapide de l'espèce léonine. Phénomène peut-être vrai pour l'ensemble du globe mais inexistant au Kenya, semble-t-il. On peut facilement y obtenir un permis pour tuer même un spécimen de l'espèce la plus recherchée, le Masaï. Ce permis coûte trente-cinq dollars et, si l'on réussit à abattre un de ces lions, il faut verser soixante-dix dollars de surplus, comme taxe pour la conservation du gibier.

"Les lions se multiplient en proportion du nombre des animaux dont ils peuvent se nourrir, m'a expliqué un gardien de réserve. Si vous tuez beaucoup de lions à une époque où ces autres animaux abondent, les lionnes mettront bas plus de lionceaux, moyen que la nature a trouvé pour rétablir l'équilibre entre les espèces."

Les quelques Noirs avec qui j'ai pu converser — en anglais — montrent peu d'intérêt pour la conservation. Ils voient avant tout dans le lion un animal dont le poids peut atteindre quatre cents livres et la vitesse à la course, trente milles à l'heure, qui fait facilement des bonds de 40 pieds et dont un seul coup de patte suffit à briser la nuque d'une antilope.

Toutes ces réflexions me trottent dans la tête tandis que nous accompagnons notre famille de lions jusqu'à un *kopje* (butte) broussailleux où ils se reposeront tout le jour, hors d'atteinte du soleil qui m'a déjà forcé, pour ma part, à retirer les deux chandails que j'avais revêtus le matin. Chose étrange, je me surprends à en vouloir à tous ces gens qui veulent chasser le lion avec un fusil plutôt qu'avec un appareil-photo.

Ces lions, en tout cas, m'ont paru admirables de majesté tranquille, et j'ai passé en leur compagnie les deux heures les plus palpitantes peut-être d'une carrière journalistique parfois mouvementée. ◀

Etrennes du temps passé

LE jouet n'est pas d'invention récente comme d'aucuns l'imaginent. Il est même probable qu'on le connaissait déjà à l'âge des cavernes. Dans l'Antiquité, il était de bon aloi de consacrer ses jouets aux dieux. Quoi qu'il en soit, le moindre jouet sonore a toujours attiré l'attention de l'enfant dès le premier âge. Dès le XVIe siècle, la progéniture des familles cossues s'amuse avec des hochets d'argent.

Ces objets de prix gagneront plus tard la Nouvelle-France. Nous en trouvons au moins trois à Montréal vers la fin du XVIIIe siècle. Celui de la famille de Brucy valait au moins quinze livres si l'on s'en tient à une déclaration du notaire Basset, datée du 15 décembre 1684. Mais tous les petits Montréalais ne disposent pas de jouets aussi coûteux. La plupart se contenteront de hochets d'os que leurs parents se procurent chez le marchand Jacques Douaire de Bondy pour la modique somme de cinq sols pièce.

L'absence de poupées nous étonne au Canada. Signalons cependant la présence d'un manteau de poupée qu'Anthoine Adhémar trouvera chez le colon Claude Coron vers la fin d'octobre 1703.

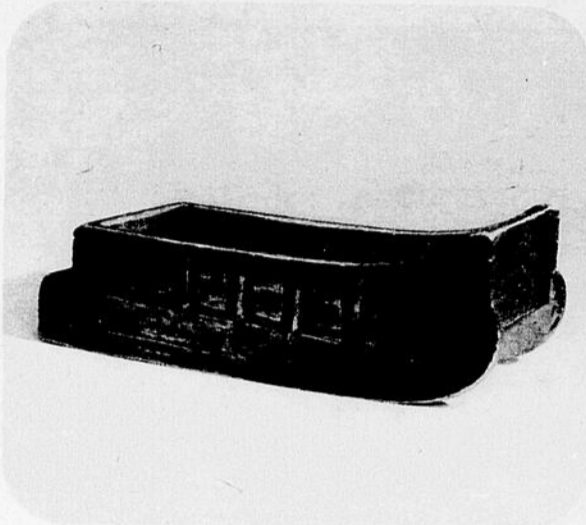
Dispose-t-on de jeux de plein air? Oui, si l'on tient compte des mentions de patins relevées dans le contexte des actes notariaux. Signalons qu'à l'époque le patinage est un sport ordinairement réservé aux adultes. Selon Basset, le Montréalais Etienne Banchaud a déjà sa paire de patins en 1669. Il est logique que le plus grand nombre de patins se trouvent chez des habitants des rives du Saint-Laurent et de ses affluents. Les cours d'eau sont les uniques patinoires du temps. D'après la prose d'Antoine Grisé, nombre de paysans de Chambly posséderaient des patins vers 1759.

Le Traité de Paris ne privera pas le petit Canadien de jouets. Vers la fin du XVIIIe siècle, certains Québécois en font même façonner par un sculpteur aussi célèbre que François Baillargé.

Une exposition de jouets anciens, tenue l'an dernier au Salon de l'Artisanat à Montréal, a révélé une ingéniosité et une dextérité qui sont tout à l'honneur de nos pères.

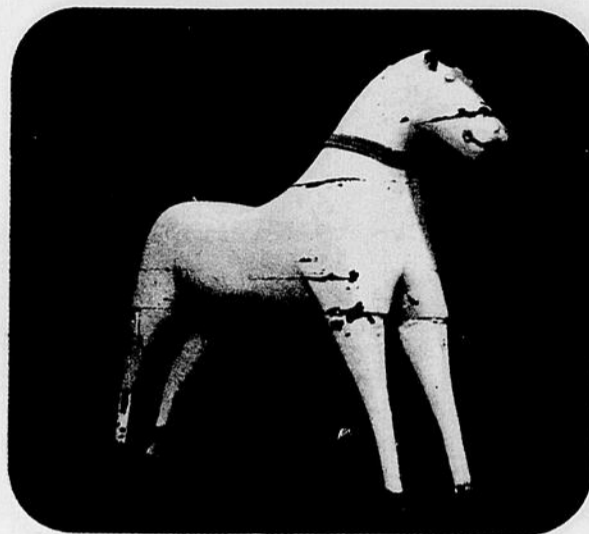
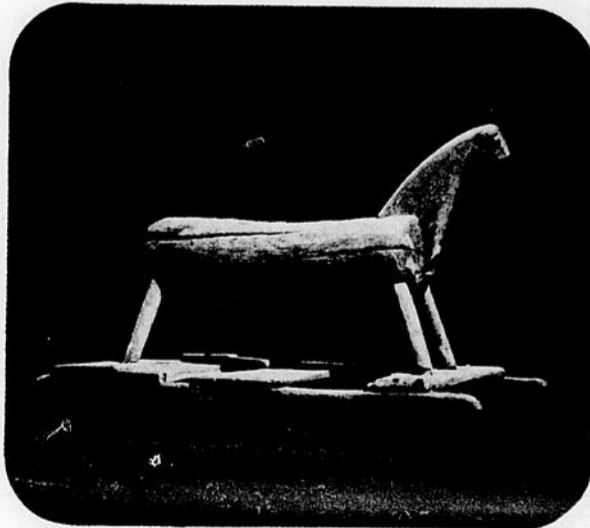
Les jouets illustrés dans ces pages proviennent des collections de l'auteur, Robert-Lionel Séguin, de Mme Claude Bertrand et de l'antiquaire Samuel Breitman, de Montréal, et de Mme Alfred Séguin, de Rigaud.

Robert-Lionel Séguin



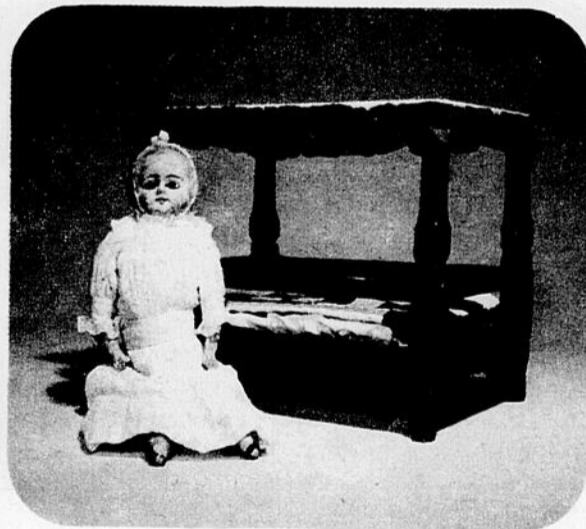
Ce petit berlot, décoré de motifs d'esprit Louis XIII sculptés au canif, s'inspire du mobilier familial du milieu du XIXe siècle.

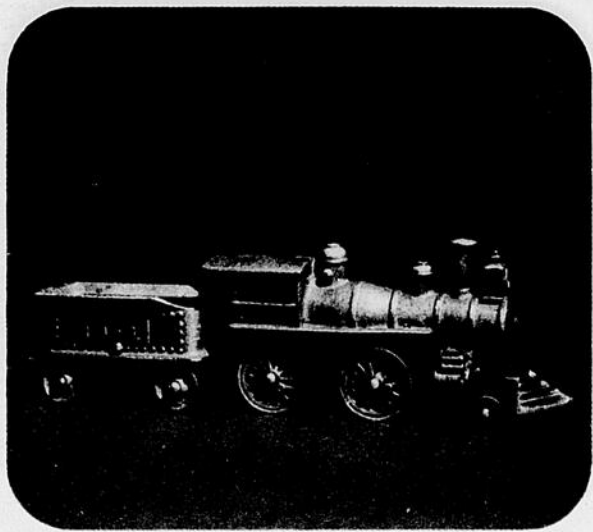
Ce cheval de bois, à bascule et de facture paysanne (vers 1850), appartenait à la famille Chevrier, T.-S.-Rédempteur de Vaudreuil.



Originellement sur patins, ce cheval de bois a été taillé, fin XIXe siècle, par un nommé Arsenault, Ste-Justine, comté de Vaudreuil.

Lit à quenouilles de la première moitié du XIXe siècle et poupée à tête et à pieds de pierre au costume de confection domestique.





Cette locomotive en fer et son tender sont des jouets qui étaient en usage vers 1895 dans la famille Fournier, à Saint-Jérôme.



Cette voiture et cette poupée au visage de porcelaine sont d'esprit victorien et remontent à la seconde moitié du siècle dernier.

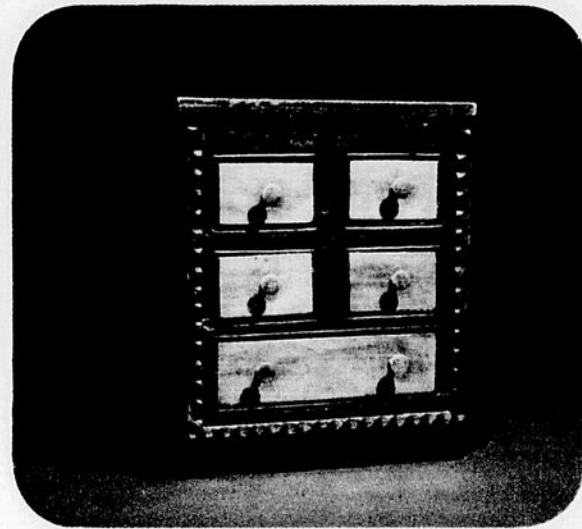


Ce cheval de bois a la particularité d'avoir des roulettes; de fabrication domestique, il appartenait aux Gagnon, de Baie-Saint Paul.

Ce cheval fait partie d'un groupe de deux chevaux de bois façonnés en 1870 par Amédée Séguin, Rigaud, comté de Vaudreuil

Autobus de fabrication allemande qu'on pouvait acheter dans la province de Québec, peu après la fin de la Première Guerre mondiale.

Cette commode de poupée, deux couleurs, est d'esprit victorien: elle date de la fin du XIXe siècle et a un piétement chantourné.



Photos Bert Beaver
Photographe de Perspectives

BONNE ET GASTRONOMIQUE ANNÉE!

C'EST une coutume bien agréable que celle de passer d'une année à l'autre en compagnie de ses meilleurs amis et c'est un charmant prétexte à réjouissances et à bonne chère.

Soyez belle, faite votre maison accueillante et gaie et dressez un buffet, élaboré ou simple, peu importe, le plaisir sera le même.

Le menu que je suggère est facile et rapide à préparer. Il est tout indiqué pour ces maîtresses de maison qui travaillent à l'extérieur et qui, bien qu'elles n'aient pas le temps de mijoter de grands plats, tiennent quand même à régaler leurs invités. Le bacon de dos glacé se sert soit très chaud, soit bien froid et tranché très mince.

Le boeuf Stroganoff, dont je donne aussi la recette, constitue un véritable plat de fête. Servi avec du riz brun, il est encore meilleur.

FÈVES AU LARD RELEVÉES

- 4 boîtes de 15 onces de fèves au lard
- 1 gros oignon, en tranches minces
- 3/4 de tasse de mélasse
- 1 cuil. à thé de moutarde en poudre
- 3 cuil. à table de vinaigre
- 1/4 de tasse de catsup
- 6 tranches de bacon, coupées en deux

Chauffer le four à 350°.

Mêler les fèves, l'oignon, la mélasse, la moutarde, le vinaigre et le catsup dans un plat à cuire de 3 pintes. Disposer les morceaux de bacon sur le dessus.

Cuire au four pendant 1 heure et 15 minutes. Hausser alors la température du four à 400° et continuer la cuisson pendant 15 minutes.

Servir très chaud avec du bacon de dos apprêté comme nous l'indiquons plus bas. (12 portions)

BACON DE DOS GLACÉ

- 3 ou 4 livres de bacon de dos, en un seul morceau
- 1 tasse de cassonade
- 1 cuil. à thé de moutarde en poudre
- 1/2 tasse de sirop de conserve de pickles sucrés ou de jus d'ananas

Chauffer le four à 350°

Enlever l'enveloppe du bacon, s'il y a lieu. Taillader le gras des côtés du morceau de bacon. Mettre dans un plat à cuire peu profond. Mêler la cassonade, la moutarde et le sirop ou le jus et arroser le bacon de ce mélange.

Cuire au four pendant une période de 20 à 25 minutes par livre, en arrosant la viande, toutes les 15 minutes, avec le jus de cuisson. Servir très

chaud ou froid, avec les fèves au lard relevées. (12 portions)

BÛCHE AU CHOCOLAT

- 1 tasse de farine à gâteau, tamisée
- 1 cuil. à thé de poudre à lever
- 1/4 de cuil. à thé de sel
- 1/4 de tasse de cacao
- 3 gros oeufs
- 1 tasse de sucre
- 1/3 de tasse d'eau
- 1 cuil. à thé de vanille
- Glace neigeuse (notre recette)
- Sucre en poudre tamisé
- Colorant vert et rouge

Chauffer le four à 375°. Graisser un moule à gâteau roulé de 15 x 10 1/2 x 1 pouces et en doubler le fond d'un papier fort graissé.

Tamiser ensemble, sur du papier ciré, la farine, la poudre à lever, le sel et le cacao.

Battre les oeufs dans un petit bol jusqu'à ce qu'ils soient épais et de teinte jaune citron (5 minutes à la grande vitesse du malaxeur électrique.) Verser dans un bol plus grand.

Ajouter le sucre, petit à petit et en battant bien après chaque addition. Ajouter l'eau et la vanille et battre.

Ajouter les ingrédients secs tamisés, petit à petit et en brassant que juste assez pour bien mêler. Verser la pâte dans le moule.

Cuire au four pendant une période de 12 à 15 minutes ou jusqu'à ce qu'une légère pression du doigt à la surface ne laisse aucune empreinte.

Saupoudrer le gâteau d'une légère couche de cacao, le dégager un peu du moule, le retourner sur une serviette de cuisine et enlever le papier de cuisson. Rouler le gâteau encore très chaud, avec la serviette (celle-ci empêchera le rouleau de prendre en pain). Laisser refroidir.

Dérouler le gâteau et le recouvrir de glace neigeuse. Le rouler de nouveau, le disposer sur une assiette de service et en glacer l'extérieur, en utilisant ce qui reste de glace moins 1/2 tasse.

Ajouter, à cette petite portion de glace, suffisamment de sucre en poudre tamisé pour la rendre très épaisse. Teinter cette glace et en orner le gâteau en imitant, à l'aide d'une seringue à pâtisserie, noeud de ruban, feuilles de houx et autres éléments décoratifs. (De 8 à 10 portions)

Glace neigeuse

- 1 tasse de sucre
- 1/4 de tasse d'eau
- 1/2 tasse de sirop de maïs
- 4 blancs d'oeufs
- 2 cuil. à thé de vanille

Mêler le sucre, l'eau et le sirop de maïs dans une casserole. Couvrir et

chauffer jusqu'à ébullition. Découvrir la casserole et continuer la cuisson jusqu'à ce qu'un thermomètre à bonbons indique 242° ou que le sirop forme des fils longs de 6 à 8 pouces au bout des dents d'une fourchette.

Battre les blancs d'oeufs en neige ferme, au moment où le sirop est presque à point. Ajouter le sirop chaud aux blancs d'oeufs, un filet à la fois et en battant constamment. Continuer à battre jusqu'à ce que la glace soit refroidie et forme des pics. Ajouter la vanille.

BOEUF STROGANOFF

- 2 livres de filet de boeuf
- 1/2 tasse de farine
- 1 1/2 cuil. à thé de sel
- 1/4 de cuil. à thé de poivre
- 6 cuil. à table de beurre
- 2 gros oignons, en tranches minces
- 1/2 livre de champignons frais, tranchés
- 2 petites gousses d'ail, broyées
- 3 cuil. à table de farine
- 1 1/2 tasse de consommé, de conserve
- 1 chopine de crème sure, du commerce
- 1 cuil. à thé de paprika
- 1 cuil. à table de sauce Worcestershire
- Graines de fenouil (facultatif)
- Riz brun (notre recette)

Bien dégraisser le boeuf, s'il y a lieu, et couper la viande en lanières de 2 pouces de longueur ayant à peu près la grosseur d'un crayon. Mêler 1/2 tasse de farine, le sel et le poivre, dans un plat peu profond, et rouler les lanières de boeuf dans ce mélange pour les enfariner de tous les côtés.

Chauffer le beurre dans une grande poêle épaisse. Ajouter les oignons, les champignons et l'ail et cuire, à feu doux et en brassant jusqu'à ce que les oignons soient dorés.

Ajouter le boeuf et cuire à feu vif, en brassant constamment, pendant 2 ou 3 minutes (les languettes doivent être dorées à l'extérieur et roses à l'intérieur). Enlever la poêle du feu et retirer le boeuf et légumes avec une cuillère perforée.

Enlever le surplus de graisse de cuisson ou ajouter du beurre, selon le cas, pour avoir 3 cuil. à table de graisse dans la poêle. Remettre la poêle sur le feu, saupoudrer la graisse de 3 cuil. à table de farine et faire bouillonner un peu, en brassant. Retirer du feu et ajouter le consommé, d'un seul coup, en mêlant bien.

Continuer la cuisson, en brassant, jusqu'à ce que ce soit épais et lisse.

Régler le feu au plus bas et ajouter la crème, petit à petit. Chauffer, sans laisser bouillir toutefois (l'ébul-

lition ferait cailler la crème). Ajouter le paprika et la sauce Worcestershire. Après avoir goûté, saler et poivrer.

Ajouter le boeuf et les légumes et bien chauffer, sans laisser bouillir. Servir aussitôt avec du riz brun. Ecraser les graines de fenouil sur le mélange à la viande, si on le désire. (De 6 à 8 portions)

Riz brun

- 2 cuil. à table de beurre
- 1 petit oignon, haché
- 1 1/2 tasse de riz à longs grains
- 3 1/2 tasses de liquide (consommé et eau, voir note)

Chauffer le beurre dans une casserole épaisse. Ajouter l'oignon et le cuire à feu doux jusqu'à ce qu'il soit doré. Ajouter le riz et cuire, en brassant, jusqu'à ce qu'il soit bien doré. Ajouter le liquide et couvrir hermétiquement. Laisser mijoter pendant 20 minutes, sans soulever le couvercle. Brasser légèrement à la fourchette et, si on le désire, continuer la cuisson pendant quelques minutes, à découvert, pour bien sécher le riz.

Note: Utiliser au moins 1 boîte de 10 1/4 onces de consommé. J'ai utilisé une boîte pleine et ce qui restait d'une autre boîte employée en partie pour le boeuf Stroganoff.

BOULETTES DE GÂTEAU AUX FRUITS

Emietter des restes de gâteau aux fruits ou du gâteau trop sec dans un bol. Humecter de cognac, de sherry ou de rhum, suffisamment pour que les miettes adhèrent les unes aux autres. Façonner en boulettes d'environ 1 1/2 pouce de diamètre. Rouler dans le sucre granulé ou le sucre en poudre. Ranger dans une boîte fermant hermétiquement et laisser se bonifier pendant quelques jours. Au moment de servir, rouler de nouveau dans le sucre.

UN CONSEIL



A l'arrivée, remettez à chacun de vos invités un grand sac de papier fort, marqué à son nom, dans lequel il rangera ses couvre-chaussures. Vous vous en félicitez au moment du départ.

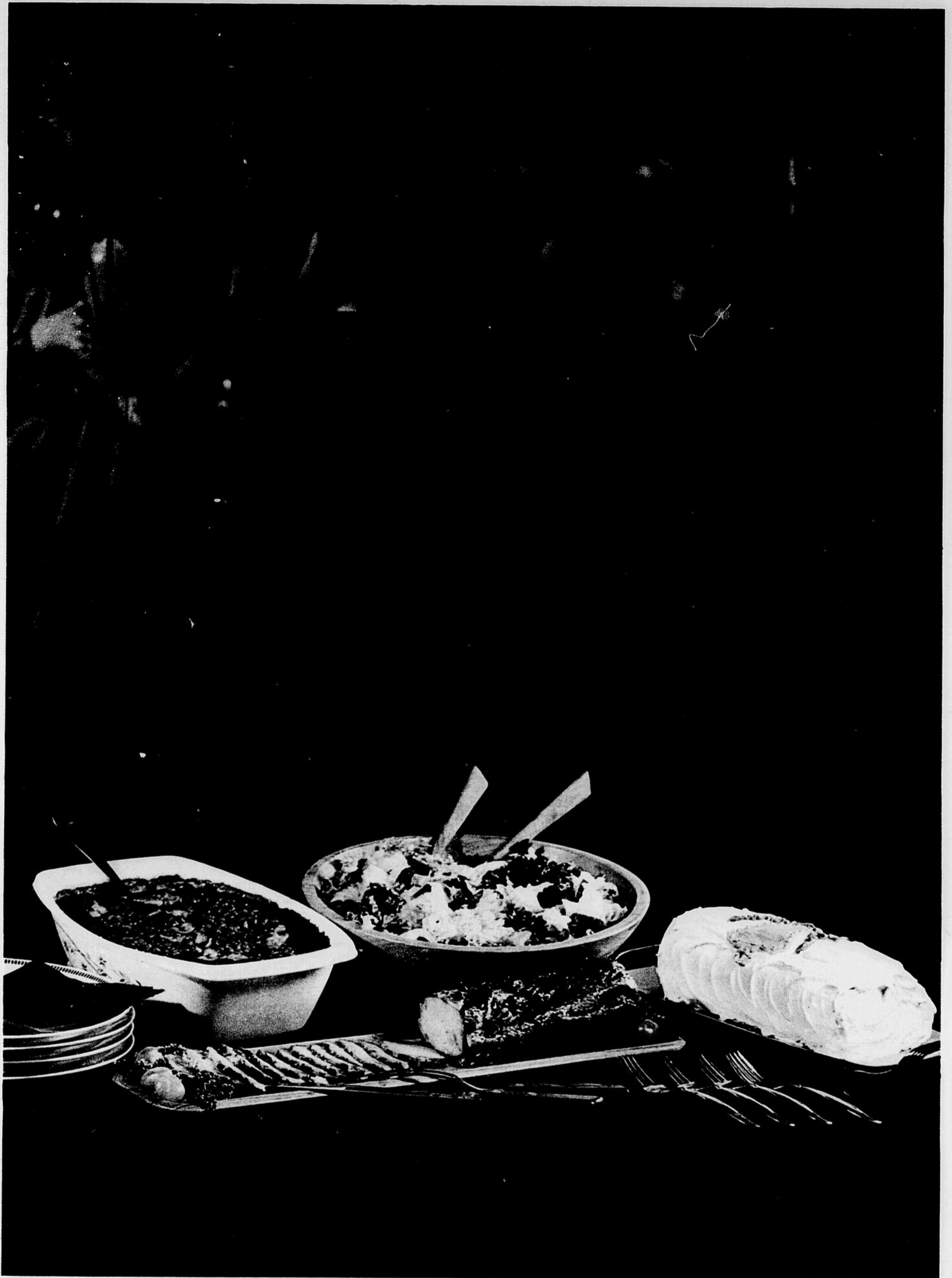
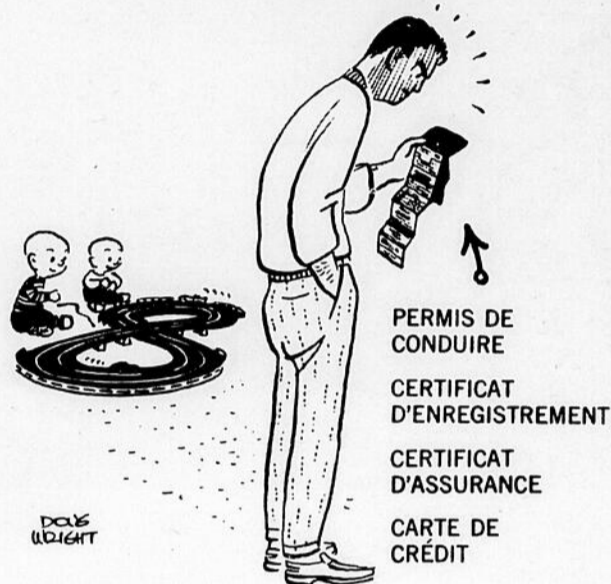
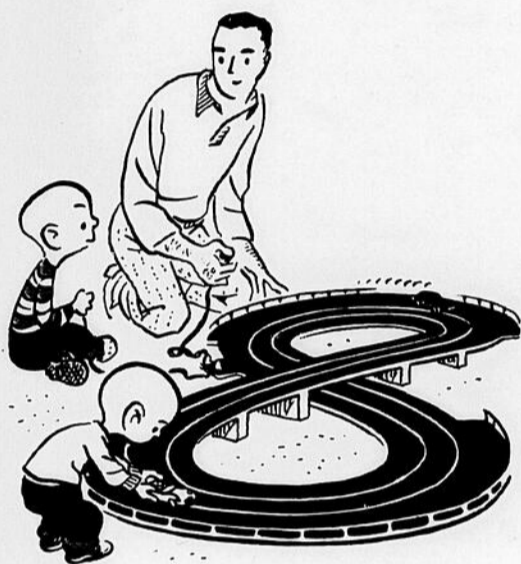
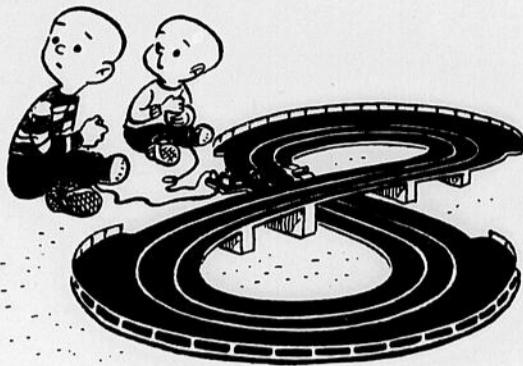


Photo Perspectives

Un buffet simple s'il en est mais délicieux: fèves au lard relevées et bacon de dos glacé, salade verte et bûche au chocolat toute recouverte de glace neigeuse. ◀

Fiston



PERMIS DE
CONDUIRE
CERTIFICAT
D'ENREGISTREMENT
CERTIFICAT
D'ASSURANCE
CARTE DE
CRÉDIT

DOÛS
UDIGANT

COUPS D'OEIL ET Perspectives

Marcel Cognac

Le photographe Marcel Cognac, à qui nous devons le reportage sur les visites du jour de l'an (page 2), a toujours cherché, avant tout, à s'attacher aux coutumes des pays où il promène ses appareils. C'est ainsi que d'un long séjour au Brésil sont sortis ses deux reportages peut-être les plus sensationnels: *Les piranhas* (poissons mangeurs d'hommes), publié d'abord dans *Life*, et *Magie noire*. Tous deux, depuis, ont fait le tour du monde.

Né dans le petit village de Cognac, en France — d'où son pseudonyme —, Marcel Michailoff, tout en travaillant pour son père dans la réfrigération, nourrissait deux ambitions: parcourir le monde et devenir photographe. Dès la fin de la guerre, il réalisa la première en partant pour le Brésil où, en peu de temps, la chance lui permit de réaliser la seconde: il devint l'assistant du grand photographe Jean Manzon. Il retourna en France en 1947 pour se marier et repartir pour le Brésil où il demeura cinq ans.

Après de nombreux voyages à travers toute l'Amérique latine, il retourna en France, en 1956, où il publia deux livres: *Mes amis les Caboclos* et *Samba diabolique*.

Etabli au Canada depuis 1957, il a parcouru notre province de long en large et fait paraître des reportages aussi divers que *La rue Saint-Laurent* (à Montréal), *Le*

braconnage et *La chasse aux loups*. L'éditeur Pierre Tisseyre vient de réunir en volume près de 250 photos de Marcel Cognac: *Visage du Québec*, qui paraît ces jours-ci.

C'est à parler à des amis qu'il a eu cette idée d'un reportage sur les visites du jour de l'an. Il n'a eu aucune difficulté à convaincre une famille du Duvernay Est, en banlieue de Montréal, de l'accueillir durant toute une journée, et quelle journée!

— Ces gens-là sont tellement naturels, dit Cognac, que pas un instant je n'ai eu l'impression de gêner leur intimité. Et pourtant je n'ai pas cessé de les traquer avec mes appareils. Du matin jusque vers minuit le soir. Ce fut sûrement une des belles expériences de ma vie — d'homme et de photographe.

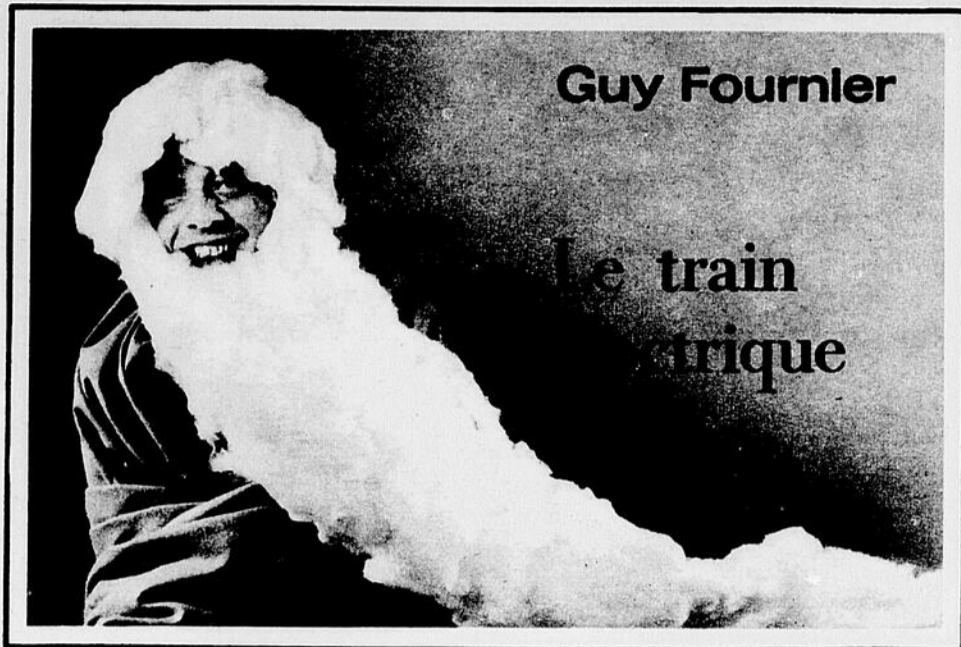
La semaine prochaine

Le 2 janvier — c'est la date de parution de notre prochain numéro —, la chaleur de Noël et du jour de l'an se sera dissipée et nous nous installerons pour de bon dans l'hiver. Ce n'est pas nécessairement triste. Au contraire ce peut être très beau comme nous vous le montrerons dans cinq pages de photos en couleurs prises çà et là dans la province. Et puisqu'une nouvelle année commence, place aux divinations astrologiques de Werner Hirsig. Les catastrophes ne feront pas défaut en 1965 . . .



Marcel Cognac aux aguets.

LA RÉDACTION



IL N'ÉTAIT pas quatre heures quand je quittai le bureau, mais il faisait déjà nuit, malgré la mince couche de neige tombée plus tôt et qui scintillait encore. Quatre heures de l'après-midi, la veille de Noël! Je ne pouvais quand même pas rentrer à cette heure. Je balançai ma serviette au bout du bras à la façon d'un pendule, me prenant à regretter la tradition perdue des parties de bureau. Elles avaient au moins le mérite de fournir un prétexte à ne pas s'engouffrer trop tôt dans une maison empestant le pâté et le sapin, et dont les habitants se disputent fébrilement l'unique baignoire, comme s'ils ne se lavaient qu'une fois par année.

De l'autre côté de la rue, j'aperçus un pauvre bougre qui entrait à la taverne, un sac de toile à la main. Ne voyant de taxi ni à droite, ni à gauche, je fis comme lui. Pas une seule table de libre et pas un tabouret au bar. Le truand que j'avais imité était seul à une table pour deux. J'approchai, fis un geste timide vers la chaise inoccupée. Il ne bougea pas un doigt, mais je compris à un grognement que je pouvais m'asseoir.

Je commandai une bouteille de bière, que j'attendis avec la patience de ceux qui ont du temps à tuer. Tout en faisant mine de regarder le plafond, je détaillais ce gros homme de 40 ans. Des gouttes de sueur perlaient çà et là sur son visage et dégoulinèrent en laissant des stries rosâtres. On eût dit un homme affligé de l'une de ces affreuses maladies de barbe qui vous font reluquer à la sauvette de peur que votre regard ne soit surpris.

Quand la bouteille arriva, j'allongeai la main et me mis à déchirer l'étiquette par bandes étroites afin de ne pas avoir à adresser la parole. J'eus soudain l'impression d'être observé avec autant d'indiscrétion que je mettais de soin à ne rien voir.

— Euh... monsieur?... monsieur?

Je dévisageai mon vis-à-vis. Il était maquillé comme un clown.

— Avez-vous des enfants?

Je fis signe que oui et sa figure s'éclaira singulièrement.

— Vous n'auriez pas besoin d'un costume de Père Noël?

Prenant mon silence pour de l'intérêt, il se baissa, empoigna le sac de toile qu'il ouvrit sur la table pour en sortir un costume rouge sentant la transpiration à plein nez.

— Il est presque neuf, dit-il avec nervosité, me faisant palper le tissu de velours et la barbe à poils frisés. Vingt piastres, c'est pas cher!

J'opinai, pour me débarrasser du gêneur, qu'il avait dû subtiliser ce costume quelque part. Il se rebiffa et débita tout d'un trait qu'il était Père Noël dans un magasin, veuf, en chômage presque permanent, malade, d'un quelconque mal qui le faisait engraisser et lui fatiguait le cœur, de sorte qu'il ne pouvait accepter de travail pénible. Tout en parlant, il transpirait à grosses gouttes et son maquillage décomposé lui donnait maintenant l'air d'un lépreux.

— Mais pourquoi vendre votre costume? dis-je, pressé de finir ma bière pour fuir ce bonhomme encore plus gros qu'un Père Noël de magasin.

— C'est pour mon garçon!

Il arrêta une seconde au bord de sa confidence, puis raconta plus lentement, la gorge sèche, que, le matin même, son fils de neuf ans était allé le voir au magasin et avait demandé un train électrique au Père Noël.

— Il ne vous a pas reconnu?

L'homme fit signe que non, renifla grossièrement et se frotta l'oeil d'un doigt poilu, trop tard pour écraser une larme qui s'arrêta dans le maquillage de sa joue.

Je quittai la taverne avec le sac de toile.

Je voulus endosser le costume pour le réveillon. Malgré les deux oreillers attachés à ma ceinture; il faisait deux fois mon tour de taille.

— Gaspiller pour un costume que tu n'as pas pris la peine d'essayer, coupa ma femme en le fourrant dans le sac de toile.

Je faillis expliquer pourquoi je l'avais acheté, mais j'eus peur de paraître ridicule.

LE JOUR de Noël après-midi, alors que les enfants sommeillaient sur leur jeu de *Monopoly*, je lisais un journal, attendant ma femme, partie distribuer les derniers paniers de Noël de son association de dames patronnesses.

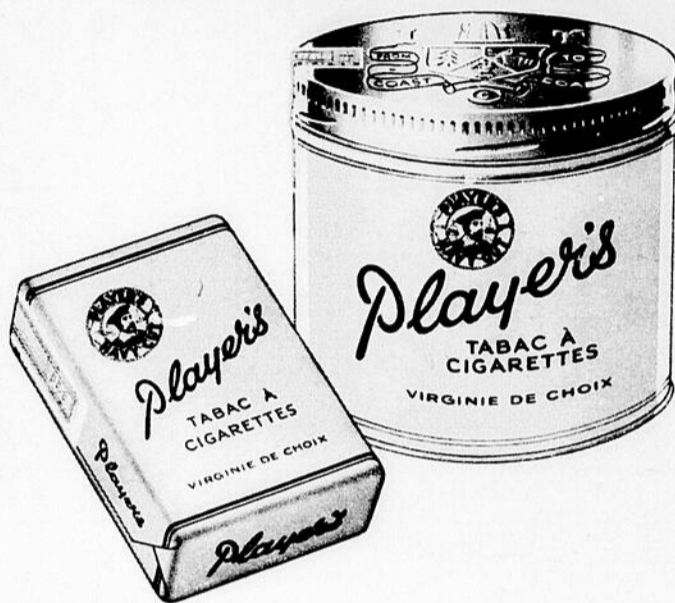
Elle revint fourbue et se laissa choir dans un fauteuil, sans détacher son manteau de fourrure. Gardant un oeil sur mon journal, je levai l'autre vers elle:

— Avez-vous fini?

— Sais-tu, dit-elle avec une pointe d'indignation, qu'au dernier endroit où j'ai livré un panier, le petit garçon jouait avec un train électrique tout neuf? Drôles de pauvres! Quand je pense que nos enfants n'en ont même pas. T'aurais dû voir le père. Il n'a même pas levé la tête pour remercier. Un gros niais, gras comme un Père Noël de magasin!

Pour "en rouler une"
C'EST LE MEILLEUR!

DOUX
... MAIS D'UNE
SAVEUR RICHE



Il se roule bien...
à la main ou au roule-cigarette

SANFORIZED plus
MARQUE DE COMMERCE

LE FILS DE SANFORIZED. Le successeur de l'autre. Il protège tous les tissus synthétiques contre le rétrécissement. Les tissus marqués *Plus* ne font pas de faux-plis; ils gardent toute leur résistance. En somme, un jeune homme fiable! C'est rare!

TUEZ LA TOUX...
l'antibiotique ennemi du rhume

Spectrocin-C
chasse la toux et calme l'irritation de la gorge.
Vendu en pharmacie uniquement.

Marque déposée

MANQUE DE REPOS?

La vessie et l'infection urinaire peuvent être en cause. Les PILULES GIN agissent délicatement, promptement et efficacement pour soulager le manque de repos, le mal au dos et la sensation d'être à bout.

PILULES GIN POUR LES REINS



PAS besoin d'être un expert pour s'assurer entière satisfaction — lorsqu'on achète des marques connues.

C'est la confiance qui est à la base des marques connues. Ce sont vos voisins et vous qui établissez les normes auxquelles un produit de marque connue doit se conformer pour vous donner pleine et entière satisfaction.

Une marque connue et respectée est le premier atout d'un fabricant et il ne néglige rien pour qu'il en soit toujours ainsi: constamment il met son produit à l'épreuve et l'améliore.

Une marque connue est la garantie de satisfaction que vous donne le fabricant et à laquelle le marchand ajoute la sienne.

ANDY WILLIAMS
DAYS OF WINE AND ROSES
plus
Can't Get Used to Losing You
My Coloring Book
9 MORE
COLUMBIA

1002. Aussi: What Kind of Fool Am I?, May Each Day, etc.

LORD'S PRAYER
MORMON TABERNACLE CHOIR
BATTLE HYMN OF THE REPUBLIC
THE LORD'S PRAYER - 9 MORE
COLUMBIA

1090. "C'est un choral extraordinaire." - New York Times

NEW CHRISTY MINSTRELS TODAY
Company of Cowards
Whistlin' Dixie - 9 more
COLUMBIA

1590. Aussi: This Ol' Roverboat, Anything Love Can Buy, etc.

Tête heureuse
JACQUES BLANCHET
Ring-a-ding-ding
FRANK SINATRA
Let's Fall In Love
A Foggy Day
10 MORE
REPRISE

9892. Le petit jardinier, Le cœur des filles, et autres

Ring-a-ding-ding
FRANK SINATRA
Let's Fall In Love
A Foggy Day
10 MORE
REPRISE

1812. Aussi: When I Take My Sugar to Tea, Fine Romance, etc.

TCHAIKOVSKY
SWAN LAKE
Ballet Suite
COLUMBIA

1102. Un enregistrement de qualité... un ballet merveilleux!

THE 4 SEASONS
DAWN (GO AWAY)
plus Earth Angel
You Send Me - 8 more
PHILIPS

1445. Aussi: Life Is But a Dream, Only Yesterday, etc.

RAY CONNIF
YOU MAKE ME FEEL SO YOUNG
MY OLD FLAME
FRENESI - 9 more
COLUMBIA

1350. The Third Man Theme, Caravan, Solitude, etc.

VLADIMIR HOROWITZ
Chopin - Liszt
Rachmaninoff
Schumann
COLUMBIA

1067. "Un enregistrement fantastique!" - HiFi Review

GILLES VIGNEAULT
chante et recite
VOL II
COLUMBIA

9893. Ma jeunesse, Si les bateaux, Du milieu du pont, etc.

Peter, Paul and Mary
IN THE WIND
TELL IT ON THE MOUNTAIN
DON'T THINK TWICE
WARNER BROS
10 more

1447. All My Trials, Rocky Road, Very Last Day, etc.

UNE SOIRÉE AU CABARET
avec TI-GUS et TI-MOUSSE
COLUMBIA

9878. Chansons gales par l'équipe comique (Pas en stéréo)

TIME OUT
THE BONE BRUCE QUARTET
COLUMBIA

1123. Take Five, Kathy's Waltz, Pick Up Sticks, 4 autres

DEAN (TEX) MARTIN
COUNTRY STYLE
I Walk the Line
Kiss of Roses
10 more
REPRISE

1539. My Heart Cries for You; Hey, Good Lookin'; etc.

THE BLUE DANUBE
A Johann Strauss Festival
COLUMBIA

1094. 5 valse de Strauss. Ormandy, l'Orch. de Phila.

MORE THEMES
for YOUNG LOVERS
PERCY FAITH
Wives and Lovers
Blue on Blue
10 more
COLUMBIA

1614. Aussi: Forget Him, You Don't Own Him, Sugar Shack, etc.

AZNAVOUR
FOR ME... FORMIDABLE
OH TOI MA VIE - 10 autres
COLUMBIA

9888. Aussi: Donne tes 16 ans, Qui, etc. (Pas en stéréo)

LESLEY GORE
BOYS, BOYS, BOYS
COLUMBIA

1587. It's Gotta Be You, Leave Me Alone, Don't Call Me, etc.

MARY MARTIN
in THE SOUND OF MUSIC
ORIGINAL BROADWAY CAST
COLUMBIA

1033. Grand enregistrement de la distribution originale

JOHNNY CASH
I WALK THE LINE
Just Understand Your Man
10 more
COLUMBIA

1450. Aussi: Folsom Prison Blues, Bad News, etc.

GREAT MOTION PICTURE THEMES
EXODUS
NEVER ON SUNDAY
THE APARTMENT
plus 13 more
COLUMBIA

1036. Aussi: Theme de "The Unforgiven", I Want to Live, etc.

JOHNNY'S GREATEST HITS
Chances Are
Wonderful!
Wonderful!
plus 18 more
COLUMBIA

1013. Aussi: Twelfth of Never, Come to Me, No Love, etc. *

WEST SIDE STORY
Original Soundtrack
COLUMBIA Recording

1037. Version sonore originale du film gagnant de l'Académie

The Wonderful World of Love
ROBERT GOULET
I'll Take Romance
S'Posin' - All of Me
9 more
COLUMBIA

1022. Aussi: Mean to Me, Then You'll Be Happy, etc.

JACQUES-BREL
Les bourgeois - Le plat d'or
COLUMBIA

9891. Aussi: Rosa, Les riches, etc. (Pas en stéréo)

STEVE LAWRENCE WINNERS!
GO AWAY LITTLE GIRL
- All The Way
- Moon River
9 MORE
COLUMBIA

1003. Aussi: Volare, Around the World, Misty, six autres

CLAIR de LUNE
A Debussy
Piano Recital by PHILIPPE ENTREMONT
COLUMBIA

1100. Aussi: La cathédrale engloutie, Feux d'artifice, etc.

LEO FERRE
La Langue Française
11 autres
BARCLAY

9889. Aussi: Les bonnes manières, etc. (Pas en stéréo)

TONY BENNETT
I Left My Heart in San Francisco
Tender is the Night
Smile - 9 more
COLUMBIA

1023. Aussi: Love for Sale, Candy Kisses, Marry Young, etc.

THE SERENDIPITY SINGERS
Crooked Little Man
Sing Out
Freedom's Star
9 MORE
COLUMBIA

1448. Aussi: Sinner Man, Sunshine Special, Goin' Home, etc.

PORTRAIT OF MARTY
Abbey Road
Nearness of You
Beyond the Roof
9 MORE
COLUMBIA

1065. Dusty Winds, I'll Walk Alone, Lelene, etc.

TRINI LOPEZ AT P.J.'S
Volare - Grande
12 more
REPRISE

1538. Aussi: If I Had a Hammer, La Bamba, A-Me-Ri-Ca, etc.

Rhapsody in Blue
An American in Paris
Leonard Bernstein plays
Gershwin
COLUMBIA

1098. "Les représentations étonnantes." - Billboard

BOBBY VEE'S Golden Greats
TAKE GOOD CARE OF MY BABY
DEVIL OR ANGEL
RUBBER BALL - 9 MORE
COLUMBIA

1137. Aussi: Sharing You, Suzie Baby, Run to Him, etc.

FIRE & JEALOUSY
Andre Kostelanetz
BOLERO
MALAGENA
CHÉTO LINDO
COLUMBIA

1510. Aussi: Ritual Fire Dance, Cordoba, Adios, etc.

LOVE THEMES
Ferrante & Teicher
I'm in the Mood for Love
My Fanny Valentine
Dream of Love
9 More
COLUMBIA

1594. Aussi: Tara's Theme, Imagination, Laura, etc.

SI ZENTNER and his Orchestra
THE STRIPPER
and other big band hits
LIBERTY

1043. Aussi: Canadian Sunset, Petite Fleur, neuf autres

Big Band
BUDDY MORROW
Beatlemania
I WANT TO HOLD YOUR HAND
ROLL OVER BEETHOVEN
SHE LOVES YOU
9 more
REPRISE

1441. Aussi: I Saw Her Standing There, Bits and Pieces, etc.

The Harmonicats
MOON RIVER
EL CID
LA DOLCE VITA
9 More Movie Hits
COLUMBIA

1059. Aussi: Scarlet Mist, Quiet Village Bossa Nova, etc.

Hey Little Cobra
AND OTHER HOT ROD HITS
THE RIP CHORDS
COLUMBIA

1413. Drag City, The Queen, Little Deuce Coupe, 12 en tout

THE MUSIC MAN
Robert Preston
Shirley Jones
Original Soundtrack
WARNER BROS

1030. "Exubérante avec mélodies splendides." - New Yorker

JOHNNY HORTON'S GREATEST HITS
Battle of New Orleans
Sink the Bismarck
North to Alaska
plus 3 more
COLUMBIA

1057. Aussi: Johnny Rob, Whispering Pines, etc.

LE JOUR DU RETOUR
et autres succès de
DALIDA
BARCLAY

9890. Loop de loop, Eux, Chez moi, etc. (Pas en stéréo)

KEN GRIFFIN
You Can't Be True, Dear
SEPTEMBER SONG
OH HOW I MISS YOU TOMORROW
MY HEART CRIES FOR YOU
9 MORE
COLUMBIA

1125. Aussi: September Song, Far Away Places, etc. *

There! I've Said It Again!
BOBBY VINTON
My Heart Belongs to Only You - 11 more
COLUMBIA

1373. Aussi: I Can Dream, Can't I?; If; Trying; etc.

THIS IS FARON YOUNG
A Place for Girls Like You
The Yellow Bandana
10 MORE
COLUMBIA

1334. Aussi: Sweet Dreams, Just Out of Reach, etc.

ALLEY CAT-GREEN ONIONS
plus 10 more
BILL JUSTIS
SMASH

1044. Aussi: The Stripper, Take Five, Rinky-Dink, etc.

THE BROTHERS FOUR GREATEST HITS
COLUMBIA

1004. Greenfields, Yellow Bird, Eddystone Light, 9 autres

The Versatile HENRY MANCINI
AND HIS ORCH.
COLUMBIA

1115. The Breeze and I, Ebb Tide, Sleepy Lagoon, 9 autres

UNE SOIRÉE AU CASA LOMA CAFE
COLUMBIA

9880. Enregistré sur le vin. "Formidable!" - Jean Grimaldi

Charles Aznavour
accompagné par Bert Bandman et Paul Mauriat
BARCLAY

9877. Alleluia, Les comédiens, 10 autres. (Pas en stéréo)

OUR WINTER LOVE
The Piano Magic of BILL PURSELL
COLUMBIA

1080. Aussi: Born to Lose, I Walk the Line, 12 en tout

WONDERLAND OF GOLDEN HITS
ANDRE KOSTELANETZ
Calcutta
Moon River
Devil Woman
9 MORE
COLUMBIA

1054. Aussi: Rambling Rose, A Taste of Honey, etc.

LERNER & LOEWE Camelot
RICHARD BURTON
JULIE ANDREWS
ROBERT GOULET
and Original Broadway Cast
COLUMBIA

1035. "La musique la plus belle, un triomphe" - Kilgallen

CLAUDE GAUTHIER
chante
CLAUDE GAUTHIER
COLUMBIA

9893. Le soleil brillera demain, Ma chanson, 10 autres

OFFRE 10EME ANNIVERSAIRE!
6 DISQUES de votre choix
REGULIERS Haute-Fidélité ou STEREO
GRATIS

AUSSI GRATIS
CLASSEUR AJUSTABLE POUR DISQUES
Voici un classeur compact, fini en laiton. Il est ajustable - tiens fermement d'un à soixante disques. Il peut être plié, si non utilisé.

VOICI UNE DE NOS MEILLEURES OFFRES! Si vous vous inscrivez au Club dès aujourd'hui, vous pourrez avoir 6 disques gratuits à votre choix - et comme cadeau un classeur ajustable! Inscrivez simplement les numéros de SIX disques que vous désirez recevoir GRATIS, sur le coupon à droite. Choisissez ensuite un autre disque comme sélection d'inscription, pour lequel vous serez facturé \$4.20 seulement (régulier haute-fidélité) ou \$4.98 (stéréo).

Faites sûr de mentionner si vous désirez recevoir vos sept disques (et toutes sélections futures) en haute-fidélité régulière ou stéréo. Aussi, vous pourrez choisir vos disques de n'importe quel genre de musique: Classique; Audition et danse; Broadway, cinéma, télévision et comédies musicales; Jazz.

COMMENT FONCTIONNE LE CLUB. Chaque mois le personnel d'experts musicaux du Club choisit des disques exceptionnels dans tous les

domaines de la musique. Ces sélections sont pleinement décrites dans le magazine du Club que vous recevrez gratuitement chaque mois. Vous pouvez accepter la sélection mensuelle de votre division... accepter tout autre disque offert... ou vous abstenir d'acheter des disques un certain mois.

Comme membre vous n'êtes tenu qu'à vous procurer 6 disques parmi le choix de 200 qui vous seront proposés au cours des 12 mois à venir. Vous pourrez vous retirer du Club quand vous le voudrez, après avoir rempli cette condition. Mais si vous décidez de rester un membre estimé, vous n'aurez qu'à acheter 4 disques par an pour assurer votre participation.

DISQUES-PRIMES GRATUITS OFFERTS REGULIEREMENT. Si vous désirez rester membre après l'achat de 6 disques vous recevrez - GRATIS - un disque-prime pour chaque achat supplémentaire de deux sélections.

Les disques que vous désirez sont expédiés et portés à votre compte au prix régulier du Club de \$4.20 (Classique \$4.98 et un peu plus cher pour des enregistrements originaux exceptionnels), plus les frais modiques d'emballage et d'expédition. Le prix des disques stéréo est jusqu'à \$1.00 de plus que les disques réguliers haute-fidélité.

N.B. Les disques stéréo doivent être joués sur un appareil stéréo seulement.
*La version stéréophonique de ce disque fut reproduit électroniquement.

Club du Disque Columbia, Dept. 11-562
1111 Rue Leslie, Don Mills, Ont.

J'accepte votre offre spéciale et j'ai inscrit dans les cases ci-dessous les numéros des six disques que je désire recevoir - GRATIS! J'ai de plus indiqué le disque que je dois recevoir comme sélection d'inscription, pour lequel je serai facturé \$4.20 (régulier haute-fidélité) ou \$4.98 (stéréo), en plus des frais de poste et de manutention. Envoyez-moi aussi un classeur des disques gratuits. Je suis particulièrement intéressé dans le genre de musique suivant:

(cochez une division seulement)

Classique Audition et danse Jazz
 Broadway, cinéma, télévision et comédies musicales

Veuillez envoyer mes 7 disques et toutes sélections futures en (marquez une) ... REGULIERE STEREO

Je comprends que je peux choisir des disques de n'importe quelle sorte de musique. Je consens à acheter six autres sélections parmi les 200 et plus, offertes durant les prochains douze mois, au prix régulier du Club, plus les frais de poste et de manutention. Ayant rempli ces conditions, si je veux demeurer un membre estimé, je n'ai qu'à acheter 4 disques seulement par année et je recevrai un disque 12^e à mon choix GRATIS chaque fois que j'achèterai deux de ces disques.

Nom.....
(en lettres mouillées)

Adresse.....

Ville.....Zone.....Prov.....

Numéro de téléphone.....

ENVOYEZ-MOI CES SIX DISQUES-GRATIS
(inscrivez les numéros ci-dessous)

ENVOYEZ-MOI AUSSI CE DISQUE COMME DISQUE D'INSCRIPTION

CF-20

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT - POSTEZ CE COUPON MAINTENANT

Plus de 120,000 familles participent maintenant aux programmes musicaux du

CLUB DU DISQUE COLUMBIA
1111 Rue Leslie, Don Mills, Ont.